Extrême-Orient Extrême-Occident

Extrême-Orient Extrême-Occident

36 | 2013
Mobilité humaine et circulation des savoirs techniques (XVIIe-XIXe siècles)

Commerce des livres et diplomatie : la transmission de Chine et de Corée vers le Japon des savoirs médicaux liés à la pratique de l'acuponcture et de la moxibustion (1603-1868)

Book Trade and Diplomacy : The Transmission of Medical Knowledge Related to Acupuncture and Moxibustion from China and Korea to Japan (1603-1868)

書籍貿易和外交：中國和朝鮮針灸醫療知識向日本的傳播（1603-1868）

Mathias Vigouroux

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/extremeorient/311
DOI : 10.4000/extremeorient.311
ISSN : 2108-7105

Éditeur
Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2013
Pagination : 109-154
ISBN : 978-2-84292-404-1
ISSN : 0754-5010

Référence électronique
Mathias Vigouroux, « Commerce des livres et diplomatie : la transmission de Chine et de Corée vers le Japon des savoirs médicaux liés à la pratique de l'acuponcture et de la moxibustion (1603-1868) », *Extrême-Orient Extrême-Occident* [En ligne], 36 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/extremeorient/311 ; DOI : 10.4000/extremeorient.311

© PUV

Commerce des livres et diplomatie : la transmission de Chine et de Corée vers le Japon des savoirs médicaux liés à la pratique de l'acuponcture et de la moxibustion (1603-1868)

Mathias Vigouroux[1]

Les sources des époques de Heian (794-1185) et de Kamakura (1185-1333) offrent une image contrastée de l'acuponcture introduite au Japon aux alentours du VI^e^ siècle. En effet, si elles indiquent que les médecins japonais avaient accès aux principaux traités chinois d'acuponcture, elles suggèrent que les aiguilles d'acuponcture, comparées aux remèdes et aux applications de moxa, étaient peu utilisées en pratique clinique et que leur utilisation se limitait principalement au traitement des abcès et autres furoncles[2]. L'acuponcture connut néanmoins un renouveau à partir de la fin du XVI^e^ siècle, sous l'impulsion de Manase Dôsan (1507-1594) et par la mise en place de nouvelles écoles. Dôsan avait une approche textuelle, c'est-à-dire qu'il étudiait de manière approfondie les traités d'acuponcture chinois des époques Song (960-1279) et Ming (1368-1644) afin de sélectionner les passages qui pouvaient avoir une application clinique immédiate[3]. Parallèlement à Dôsan, certaines écoles d'acuponcture commencèrent à prendre leurs distances avec la tradition chinoise en innovant aussi bien sur le plan théorique que sur le plan technique. Ces deux orientations, qui n'étaient pas nécessairement antinomiques – d'un côté, la fidélité aux savoirs chinois et, de l'autre, l'apparition de nouvelles techniques et théories indigènes –, se retrouvèrent tout au long de l'époque

1. Je tiens à remercier Catherine Jami, Florence Bretelle-Establet et les trois lecteurs anonymes qui ont bien voulu relire le manuscrit pour leurs remarques et suggestions. Les erreurs et imprécisions qui demeurent sont de mon entière responsabilité.

2. Par exemple, dans l'*Ishinpô* (*Remèdes au cœur de la médecine*, 984), le plus ancien ouvrage japonais de médecine qui nous soit parvenu, des applications de moxa sont recommandées dans 390 cas contre seulement six cas pour l'acuponcture. (Shinohara 1994 : 109-110.) Sur la fonction des acuponcteurs, voir aussi Macé 1985 : 31.

3. Voir notamment son traité d'acuponcture, le *Shinkyû shûyô* (*Éléments essentiels d'acuponcture et de moxibustion*, 1563). Au total, Dôsan cite quatorze traités de médecine chinoise, dont treize traités des époques Song et Ming. *Cf.* Dôsan 1995.

d'Edo (1603-1868) durant laquelle l'acuponcture japonaise évolua en suivant de manière générale les grandes tendances de la pensée médicale japonaise.

Dans cet article, nous nous attacherons à mettre en lumière la manière dont les savoirs et les savoir-faire médicaux liés à la pratique de l'acuponcture et de la moxibustion ont pénétré le Japon à l'époque d'Edo en tenant compte de la politique de contrôle très stricte des relations diplomatiques et commerciales mise en place par les Tokugawa[4]. Notre analyse portera plus particulièrement sur la transmission des traités d'acuponcture et de moxibustion depuis la Chine et la Corée vers le Japon et sur le rôle que jouèrent les médecins chinois et coréens qui séjournèrent au Japon pendant la période considérée. En dehors de quelques travaux précurseurs[5], les processus de circulation des savoirs médicaux en Asie, particulièrement entre les pays qui adoptèrent la médecine chinoise comme modèle, sont encore relativement peu connus. Les sources sont pourtant nombreuses et, dans notre étude, nous avons tout particulièrement mobilisé les archives liées au commerce avec la Chine et la Corée et les transcriptions des conversations entre les médecins lettrés chinois, coréens et japonais.

La transmission au Japon des ouvrages d'acuponcture

Les ouvrages chinois d'acuponcture

Les archives des entrepôts de Nagasaki étant soit incomplètes soit perdues, il est aujourd'hui difficile de connaître le nombre exact de livres importés pendant l'époque d'Edo[6]. Les registres du commerce avec la Chine

4. La série de décrets adoptés dans les années 1630 par les shoguns Tokugawa Hidetada (r. 1605-1623) et Iemitsu (r. 1623-1651) fixa définitivement les contours de la politique étrangère du régime des Tokugawa. Les Portugais furent expulsés et les Japonais eurent l'interdiction de quitter le territoire ou d'y rentrer ; l'accès à certains ports fut limité à quatre pays : la Chine, la Hollande, la Corée et les Ryûkyû. Les relations entretenues par les autorités japonaises avec ces pays n'étaient cependant toutes pas de la même nature. Alors qu'elles étaient strictement commerciales avec la Chine et la Hollande, elles étaient commerciales et diplomatiques avec la Corée et les Ryûkyû que le Japon considérait comme des pays vassaux. (Kazui 1982 : 283-306 ; Toby 1984.)
5. Sur la transmission des traités de médecine chinois, voir par exemple Mayanagi 1992, 1994, 1997, 2001 et Kosoto 1990, 1996. Sur les échanges entre médecins coréens et Japonais, voir Cha 2005 et 2006.
6. Nous considérons comme « importé » un traité d'acuponcture mentionné dans une (ou plusieurs) source japonaise liée au commerce extérieur.

suggèrent néanmoins que le nombre de livres apportés chaque année par les navires marchands chinois ne cessa de croître à partir de la fin du XVII[e] siècle. Par exemple, les registres *Tôban kamotsu chô* (*Registres des marchandises chinoises et barbares*) indiquent que pour l'année 1711, la seule année pour laquelle les archives sont complètes, seuls six des cinquante-quatre navires chinois transportaient des livres. Un siècle plus tard, en 1804, dix des onze navires marchands chinois avaient des caisses de livres dans leur cargaison[7].

Huit cent quatre traités de médecine chinoise mentionnés 1917 fois dans les archives de Nagasaki furent importés de Chine pendant l'époque d'Edo[8]. Autrement dit, certains traités furent importés plusieurs fois. Parmi ces ouvrages, seize étaient des manuels consacrés à la pratique de l'acuponcture, et vingt-trois autres provenaient du *Huangdi nei jing* (*Classique interne de l'Empereur jaune*) et du *Nan jing* (*Classique des difficultés*), deux ouvrages achevés sous la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 ap. J.-C.) et expliquant les théories fondamentales de la médecine chinoise[9]. Pour chaque entrée dans les deux tableaux ci-dessous, nous indiquons le titre de ces ouvrages et leur date d'importation[10].

---

7. Oba 1967 : 12 et 144-145.
8. Mayanagi 1997 : 301-340.
9. À ces deux catégories s'ajoutent 87 traités de pharmacopée (*honzô*), 64 traités dérivés du *Shang han lun* (*Traité des coups de froid*, *ca* iiie siècle), 10 traités dérivés du *Jin gui yao lüe* (*Synopsis du coffret d'or*, *ca* iiie siècle), 37 livres sur les maladies telles que la rougeole et la variole et enfin, 570 traités sur les traitements médicaux (*ihô*), la plus importante catégorie.
10. Notre méthodologie s'inspire de celle adoptée par Ôba Osamu et Mayanagi Makoto dans leurs études sur la transmission des livres chinois pendant l'époque d'Edo. Voir Ôba 1967 et Mayanagi 1992 : 151-183. Nous distinguons deux types de sources : primaires et secondaires. Les sources primaires correspondent aux archives de Nagasaki directement liées au commerce entre la Chine et le Japon. Les sources secondaires sont des documents de l'époque d'Edo qui ne sont pas directement liés au commerce de Nagasaki. Il s'agit par exemple d'ouvrages de médecins lettrés (*Hôsha zensho*, *Zatsubyô kôyô*, etc.) ou de catalogue de libraires (*Tôhon mokuroku*, *Niyûdô*, etc.). Ces sources secondaires permettent d'identifier la première fois qu'un ouvrage est mentionné au Japon en l'absence d'indication claire dans les sources primaires. La date de rédaction de l'ouvrage sert alors de référence (en italique dans les deux tableaux).

Titre des traités	Année d'importation
Zi wu liu zhu zhen jing 子午流注鍼經 (r. 1153)	1638 ; *1688*
Zheng zhi zhen jing 証治鍼經 (p. 1823)	1849 ; 1850
Xu shi zhen jiu 徐氏鍼灸 (p. 1591)	1638 ; 165
∟ *Xu shi zhen jiu da quan* 徐氏鍼灸大全	*1856*
Zhen jiu zi sheng jing 鍼灸資生經 (p. 1220)	[1363;1563] ; *1819*
Zhen jiu jie jing 鍼灸捷經 (dynastie Qing)	1652 ; 1783
Zhen jiu jie yao ju ying 鍼灸節要聚英 (r. 1529)	[1574] ; 1645
Zhen jiu da cheng 鍼灸大成 (r. 1601)	1641 ; 1706 ; 712 ; 1714 ; 1724 ; 1763 ; 1842 ; 1843
∟ *Chong kan zhen jiu da cheng* 重刊鍼灸大成	1712 ; 1803
Zhen jing zhi nan 鍼經指南 (r. 1295)	1638
Zhen fang liu ji 鍼方六集 (r. 1618)	1642
Tong ren shu xue zhen jiu tu jing 銅人俞穴鍼灸圖經 (r. 1026)	[1363 ; 1454 ; 1533] ; 1654 ; *1688*
Tong ren tu 銅人圖	1849
∟ *Tong ren xing tu* 銅人形圖	1849
Ming tang jiu jing 明堂灸經	[époque de Heian] ; 1638
∟ *Huangdi ming tang jiu jing* 黃帝明堂灸經	*1688*
Zhen jiu wen dui 鍼灸問對 (r. 1530) (*Wang Shishan yi shu ba zhong* 汪石山醫書八種 ; p. 1633*)	*1699*
Shi si jing fa hui 十四經發揮 (*Xue shi yi an* 薛氏醫案 ; p. 1529)	1638 ; 1710 ; 1719 ; 1722 ; 1725 ; 1735 ; 1759 ; 1763 ; 1837 ; 1839 ; 1844 ; 1845 ; 1849
∟ *Shi si jing fa hui* (*Xue ji er shi si zhong* 薛己二十四種 ; p. 1529)	*1699*
Zhen jiu jia yi jing 鍼灸甲乙經 (r. 256-259)	*1856*

Tableau 1. Traités consacrés à l'acuponcture

Légende :
– nous donnons le titre des ouvrages tel qu'il apparaît dans les sources primaires et secondaires ;
– nous indiquons entre parenthèses le titre auquel l'entrée fait référence, et entre crochets la somme médicale dans laquelle l'ouvrage est inclus ;
– r. indique la date de rédaction et p. la date de publication. Sauf indication contraire, nous indiquons uniquement la date de la première publication. Pour les dates, nous nous sommes référés au dictionnaire *Zhongguo yi ji da ci dian* ;
– dans la colonne des dates d'importation, nous indiquons entre crochets la première mention de l'ouvrage au Japon lorsque cette information est disponible ;
– dans certains cas l'ouvrage a pu être transmis au Japon avant d'avoir été publié en Chine ;
– les dates en italique renvoient aux sources secondaires.

Titre des traités	Année d'importation
Huangdi su wen 黄帝素問	1639 ; *1688* ; 1710 ; 1711 ; 1714 ; 1763 ; 1839
Huangdi su wen zhi jie 素問直解 (p. 1695)	1705 ; 1706 ; 1763 ; 1838 ; 1839
Huangdi nei jing su wen ling shu zhu zheng fa wei 黄帝内經素問靈樞注証發微 (r. 1586)	*1604* ; *1688* ; *1689* ; 1711 ; 1719 ; 1735 ; 1763 ; 1839 ; 1842
Huangdi nei jing su wen ling shu jing 黄帝内經素問靈樞經	*1604* ; 1638 ; 1642 ; 1712 ; 1714 ; 1719 ; 1726 ; 1733 ; 1840 ; 1842 ; 1847 ; 1850
∟ *Ming ban ling shu jing* 明板靈樞經 (dynastie Ming)	1840
Nei jing su wen 内經素問 (*Huangdi nei jing su wen jie wen zhu jie* 黄帝内經素問節文注解, p. 1619)	1657
Nei jing ji zhu 内經集注 (dynastie Qing)	1694 ; 1706 ; 1707
Nei jing lei zuan yue zhu 内經類纂約注 (*Su wen Ling shu lei yuan yue zhu* 素問靈樞類纂約注, r. 1688)	1726 ; 1719
Nei jing zhi yao 内經知要 (p. 1642)	1649
Nei jing zuan yao 内經纂要 [*Feng shi jin nang mi lu* 馮氏錦囊秘錄, p .1702]	1706 ; 1707 ; 1712 ; 1713 ; 1714 ; 1719 ; 1722 ; 1724 ; 1725 ; 1726 ; 1733 ; 1742 ; 1750 ; 1751 ; 1754 ; 1759 ; 1846 ; 1850
Su wen shi yi 素問釋義 (r. 1829)	*1856*
Su wen xuan ji yuan bing shi 素問玄機原病式 [*Liu Hejian yi xue liu shu* 劉河間醫學六書, p. 1601]	1797 ; 1803 ; 1804 ; 1805
Du su wen chao 讀素問鈔 [*Wang Shishan yi shu ba zhong* 汪石山醫書八種, p. 1522]	*1699*
Nan jing bian zhen 難經弁真 (*Tu zhu ba shi yi nan jing* 圖注八十一難經, p. 1510)	1655
∟ *Nan jing tu zhu* 難經圖注 (*Tu zhu ba shi yi nan jing* 圖注八十一難經, p. 1510)	1837
Nan jing zheng yi 難經正義 (r. 1678)	1710 ; 1763
Nan jing zhu 難經注 (dynastie Qing)	*1856*
Nan jing ben yi 難經本義 (r. 1361, p .1590)	*1604*
Nan jing mai jue 難經脈訣 (*Tu zhu nan jing mai jue* 圖注難經脈訣, p. 1510)	*1688* ; 1711 ; 1735 ; 1763 ; 1783 ; 1837
Nan jing jing shi 難經經釋 [*Xu shi yi shu liu zhong* 徐氏醫書六種, p. 1727]	1711 ; 1763 ; 1782 ; 1800 ; 1839 ; 1842 ; 1844 ; 1845 ; 1846
Nan jing ben yi 難經本義 [*Xue shi yi an* 薛氏醫案, p. 1529]	1638 ; 1710 ; 1719 ; 1722 ; 1725 ; 1735 ; 1759 ; 1763 ; 1837 ; 1839 ; 1844 ; 1845 ; 1849
Nan jing 難經 [*Yi fang xuan yao* 醫方選要, r. 1495, p. 1545]	1639 ; 1726
Lei jing 類經 (p. 1624)	1642 ; 1689 ; 1712 ; 1714 ; 1717 ; 1718 ; 1726 ; 1763
Ling lan chu er ji 靈蘭初二集	*1699*
Su wen, *Ling shu*, *Nan jing*, *jiu jia jing Nan jing ben yi* [*Gu jin yi tong zheng mai quan shu* 古今醫統正脈全書, p. 1601]	1765

Tableau 2. Traités dérivés du *Huangdi nei jing* et du *Nan jing*

Les inventaires des livres importés de Chine, que l'on peut partiellement reconstituer, permettent de savoir quels types d'ouvrages et par conséquent quels types de savoirs liés à la pratique de l'acuponcture étaient acheminés de la Chine vers le Japon et devenaient ainsi accessibles aux médecins japonais. Il convient cependant d'interpréter ces deux tableaux avec précaution. Nous avons inclus dans le deuxième tableau les traités dérivés du *Huangdi nei jing* et du *Nan jing* mais l'impact sur l'acuponcture japonaise de ces deux ouvrages est difficile à évaluer car ils avaient un lectorat beaucoup plus large que les seuls acuponcteurs[11]. Les compendiums de médecine tels que le *Qian jin fang* (*Prescriptions valant mille onces d'or*, 652) ont aussi été exclus car l'acuponcture ne représente qu'une partie du contenu de ces ouvrages. Enfin, il faut souligner que certains traités d'acuponcture furent reproduits dans des sommes médicales. Le *Shi si jing fa hui* (*Élucidation des quatorze vaisseaux*, 1341), par exemple, est inclus dans le *Xue shi yi an* (*Cas médicaux de M. Xue*), une somme médicale composée de vingt-quatre traités de médecine et compilée par le médecin Xue Ji en 1529. Il est difficile de savoir si le nombre d'importations du *Xue shi yi an* traduisait l'engouement des médecins japonais pour son contenu en général ou pour sa réédition du *Shi si jing fa hui*.

Par conséquent, si l'on exclut du tableau 1 les trois sommes médicales (*Wang shi shan quan ji*, *Xue shi yi an*, *Yi xue liu yao*), force est de constater que les traités d'acuponcture ont été importés en petit nombre sur une période de plus de deux cent cinquante ans : douze traités mentionnés au total vingt-neuf fois dans les archives de Nagasaki. Deux facteurs expliquent l'insignifiance de ces chiffres. D'abord, la plupart des traités d'acuponcture chinoise, tels que le *Zhen jiu zi sheng jing* (*Traité d'acuponcture et de moxibustion pour nourrir la vie*, 1169), le *Zhen jiu ju ying* (*Collection d'éléments essentiels à l'acuponcture et la moxibustion*, 1529), le *Tong ren shu xue zhen jiu tu jing* (*Classique illustré des points d'acuponcture et de moxibustion de l'homme de bronze*, 1027), le *Huangdi nei jing ming tang* (*Classique interne de l'Empereur jaune et du hall lumineux*, *ca* VII^e^ siècle), ou encore le *Zhen jiu jia yi jing* (*ABC d'acuponcture et de moxibustion*, *ca* III^e^ siècle), circulaient au Japon bien avant l'époque d'Edo[12]. Certains étaient déjà utilisés à l'époque de Nara (710-794)

11. S'agissant de deux traités fondamentaux de la médecine chinoise, ces deux classiques furent commentés par des lettrés qui n'étaient pas nécessairement des spécialistes d'acuponcture. Voir par exemple le *Somon hyô* du lettré Ogyû Sorai (1666-1728) et le *Somon shi* du médecin lettré Taki Motoyasu (1755-1810). *Cf*. Ogyû 1711 et Taki 1837.
12. Pour une liste complète des ouvrages médicaux chinois transmis au Japon avant le XVI^e^ siècle, voir Mayanagi 2001 : 17-51.

pour former les médecins acuponcteurs au service de la cour impériale[13]. La plupart de ces textes furent réimprimés pendant l'époque d'Edo[14]. Ensuite, les faibles importations de textes d'acuponcture en provenance de Chine reflètent l'absence de renouvellement de l'offre du côté chinois. En effet, après les dernières grandes publications de l'époque Ming, le *Shen ying jing* (*Classique de la réponse divine*) de Chen Hui publié en 1425, le *Zhen jiu ju ying* de Gao Wu publié en 1525 et le *Zhen jiu da cheng* (*Grand compendium d'acuponcture et de moxibustion*) de Yang Jizhou publié en 1601, les médecins lettrés chinois semblent s'être désintéressés progressivement de l'étude de l'acuponcture qui, tombée en disgrâce au sein des élites, finit pas être supprimée, en 1822, au sein du Collège impérial de médecine (*Taiyi yuan*)[15]. Ainsi, mis à part le *Zheng zhi zhen jing* (*Traité de traitements par acuponcture*, 1823) et le *Zhen jiu jie jing* (*Classique d'acuponcture et de moxibustion rapide*, dynastie Qing), tous les traités d'acuponcture importés qui figurent dans le tableau 1 sont antérieurs à l'époque des Qing (1644-1911).

La nature des importations chinoises et celle des éditions japonaises des textes chinois traduisent aussi un changement d'attitude des médecins chinois et japonais face au savoir médical textuel ancien. En effet, si des commentaires du *Huangdi nei jing* furent importés régulièrement tout au long de l'époque d'Edo, à partir des années 1700 ce sont essentiellement les deux parties de ce texte, dans leur édition originale, qui furent importées. Dix des douze importations du *Ling shu* (*Pivot Merveilleux*), l'une des deux parties, et cinq des six importations du *Su wen* (*Questions simples*), l'autre partie, sont ainsi postérieures à cette date. Inversement, le nombre d'éditions japonaises des commentaires chinois du *Huangdi nei jing* ou du *Nan jing*, constant pendant le XVII^e^ siècle, chuta brusquement à partir des années 1710. Ainsi, *le Nan jing ben yi* (*Le sens authentique du classique des difficultés*, 1366), fut réimprimé dix fois au cours du XVII^e^ siècle sur un total de onze rééditions et le *Su wen xuan ji yuan bing shi* (*Modèles de maladies originales à partir des mécanismes mystérieux des Questions simples*) neuf fois sur un total de dix rééditions[16].

---

13. La section du code Yôrô (*Yôrô-ritsuryô*) concernant l'organisation de la médecine à l'époque de Nara indique que les étudiants en médecine de l'Office des Remèdes devaient étudier le *Zheng jiu jia yi jing*, le *Huangdi nei jing* et le *Huangdi ming tang jing*. Voir Ritsuryô 1977 : 421-422. Sur la médecine à l'époque de Heian, voir aussi Macé 1985.
14. Kosoto 1990 : 459-494.
15. Pekin chûigakuin (dir.) 1964 : 169.
16. Vigouroux 2011 : 110-113. Ces chiffres ne prennent pas en compte les catalogues individuels en fin de volume de plus en plus fréquents après 1700.

Cet attrait pour les éditions les plus anciennes de ces textes médicaux chinois s'explique par une évolution de la pensée médicale en Chine à partir de la fin des Ming lorsque des médecins remirent en cause les théories de l'époque Song et prônèrent un retour aux sources de l'Antiquité, notamment au *Shang han lun* (*Traité des coups de froid*) de Zhang Zhongjing (150-219). Ils s'inspiraient des méthodes philologiques des lettrés du mouvement intellectuel appelé *kaozheng* (j. *kôshô* ; souvent traduit par « critique textuelle ») pour approcher de manière critique les textes médicaux[17]. Ce mouvement influença les médecins japonais dès la seconde moitié du XVII^e^ siècle. Les partisans de l'école dite des anciennes prescriptions (*kohô ha*) étaient ainsi convaincus que seules les versions anciennes des classiques, expurgées des commentaires postérieurs qui avaient, selon eux, corrompu le sens original des textes, leur offraient la possibilité de retrouver la véritable compréhension des pathologies et des thérapies[18]. Ce retour critique aux sources inspira également certains lettrés confucéens, comme Itô Jinsai (1627-1705) et Ogyû Sôrai (1666-1728), qui rejetèrent l'orthodoxie officielle basée sur les enseignements du philosophe Zhu Xi (1130-1200) de la dynastie Song et recommandèrent l'étude du sens ancien des mots ou des textes classiques du confucianisme (*kogigaku* chez Jinsai et *kobunjigaku* chez Sôrai) afin de retrouver le véritable enseignement de Confucius et de Mencius.

À la fin du XVIII^e^ siècle, la familiarité avec les méthodes philologiques du mouvement *kaozheng* permit aux médecins lettrés japonais de réexaminer les classiques chinois à l'aide de nouveaux outils : la phonologie (*guyinxue*), la paléographie (*wenzixue*) et l'étymologie (*xunguxue*)[19]. Si le *Shang han lun* continuait de focaliser l'attention des médecins, certains médecins japonais s'intéressèrent également au *Huangdi nei jing* et à ses nombreuses éditions chinoises commentées[20]. Le médecin lettré Murai Kinzan (1733-1815), par exemple, rédigea une étude exégétique du *Su wen* dans laquelle il comparait les rythmes des phrases entre les différentes éditions en circulation afin de révéler les ajouts des commentateurs postérieurs. Il proposa une recomposition

17. Elman 2008 : 108-109. Sur le mouvement *kaozheng* en Chine, voir Elman 1983 : 67-89.
18. Mieko Macé donne un aperçu des théories défendues par cette école. Macé 1994 : 138-150.
19. Sur l'introduction de ce mouvement au Japon, voir Kosoto 1999 : 162-168. Voir aussi Elman 2008 : 109-110.
20. Ce mouvement d'étude critique prit une telle ampleur en Chine et au Japon que le nombre d'éditions annotées chinoises et japonaises du *Shang han lun* rédigées pendant les époques Qing et Tokugawa dépassa largement la somme des éditions des époques précédentes (Elman 2008 : 108).

des soixante et un chapitres originaux du *Su wen xun jie* (*Commentaires du Su wen*), la première version commentée connue du *Su wen* compilée au VI^e^ siècle par Quan Yuanqi[21]. Les professeurs à l'Igakkan, l'école de médecine ouverte en 1765 à Edo par la famille Taki, qui formait les médecins travaillant pour le *bakufu* (gouvernement shogunal), adoptèrent une approche philologique dans leur travail d'édition des anciens classiques de la médecine chinoise[22]. Un des directeurs, Taki Motoyasu (1755-1810), composa notamment le *Somon shi* (*Comprendre les Questions simples*, 1806) et le *Reisû shi* (*Comprendre le Pivot merveilleux*, XIX^e^ siècle), deux ouvrages d'analyse critique des différentes éditions des deux traités du *Huangdi nei jing*.

Ce retour aux sources anciennes de la médecine chinoise, caractérisé par une nouvelle approche méthodologique, eut pour conséquence la publication de dizaines de livres de commentaires japonais qui venaient s'ajouter aux importations et aux éditions japonaises de livres de commentaires chinois. Le tableau 3, qui recense les différentes éditions du *Nan jing* circulant au Japon pendant l'époque d'Edo, en offre un exemple éclairant.

21. Murai, vol. 4. Sur Quan Yuanqi, voir Unschuld 2003 : 24-25.
22. Sur l'Igakkan et le mouvement *kaozheng*, voir notamment Machi 2004.

	Année d'importation					Éditions japonaises du Nan jing et de ses éditions commentées chinoises					Commentaires japonais
	Nan jing 難經*	*Nan jing jing shi* 難經經釋	*Nan jing ben yi* 難經本義**	*Nan jing mai jue* 難經脈訣	Commentaires Chinois	*Nan jing ben yi* 難經本義	*Wu ting zi su jie ba shi yi nan jing* 勿聽子俗解八十一難經	*Huangdi ba shi yi nan jing* 黃帝八十一難經	*Nan jing* 難經	*Nan jing jing shi* 難經經釋	
1600-10						1607					
1611-20						1617	1617				
1621-30						1623	1627				1630 (*Nangyô shô* 難經抄)
1631-40	1639		1638			1633					1637 (*Nangyô shôkei* 難經捷径)
1641-50						1644 ; 1648	1645				1649 (*Nangyô shôkei* 難經捷径)
1651-60					1655 (*Nan jing bian zhen* 難經弁真)	1660		1652 ; 1659	1660		
1661-70											
1671-80											
1681-90				1688		1684 ; 1690					1684 (*Nangyô chûso* 難經註疏)
1691-00						1691					
1701-10			1710		1710 (*Nan jing zheng yi* 難經正義)						
1711-20		1711	1719	1711							1715 (*Nangyô wakumon* 難經或問)
1721-30	1726		1722 ; 1725								
1731-40			1735	1735							
1741-50											1750 (*Nangyô tekkan* 難經鉄鑑)

	Année d'importation					Éditions japonaises du Nan jing et de ses éditions commentées chinoises					Commentaires japonais
	Nan jing 難經*	*Nan jing jing shi* 難經經釋	*Nan jing ben yi* 難經本義**	*Nan jing mai jue* 難經脈訣	Commentaires Chinois	*Nan jing ben yi* 難經本義	*Wu ting zi su jie ba shi yi nan jing* 勿聽子俗解八十一難經	*Huangdi ba shi yi nan jing* 黃帝八十一難經	*Nan jing* 難經	*Nan jing jing shi* 難經經釋	
1751-60			1759								
1761-70	1765	1763	1763	1763	1763 (*Nan jing zheng yi* 難經正義)						
1771-80											
1781-90		1782		1783							
1791-00		1800								1800	
1801-10						1808		1803 ; 1804			
1811-20											
1821-30											1822 (*Nangyô soshô* 難經疏証)
1831-40		1839	1837 ; 1839	1837	1837 (*Nan jing tu zhu* 難經圖注)						
1841-50		1842 ; 1844 ; 1845 ; 1846	1844 ; 1845 ; 1849								
1851-60					1856 (*Nan jing zhu* 難經注)						1857 (*Nangyô mojikô* 難經文字攷)
1861-70											

*Les dates d'importations correspondent au *Yi fang xuan yao* 醫方選要 et au *Yi tong zheng mai quan shu* 醫統正脈全書
** Les dates d'importations correspondent au *Xue shi yi an* 薛氏醫案

Tableau 3. Les différentes éditions du *Nan jing* en circulation à l'époque d'Edo

Ce tableau témoigne, par ailleurs, d'un marché du livre médical florissant dont le développement fut favorisé par l'essor de l'imprimerie et la diffusion de l'instruction à toutes les classes de la société. Ces différentes éditions, originales ou commentées, publiées soit en chinois classique avec ou sans les signes de lecture (*kaeriten*) pour permettre sa lecture selon l'ordre syntaxique japonais, soit en langue vernaculaire, reflètent aussi une certaine segmentation du marché du livre médical : toutes ces éditions ne s'adressaient probablement pas au même lectorat. La comparaison des trois premiers livres les plus importés avec les trois premiers livres les plus réédités semble aussi indiquer qu'en dehors des commandes spéciales du *bakufu* et de quelques médecins lettrés, la nature des livres importés répondait aux critères des marchands chinois[23].

Les 3 traités d'acuponcture les plus importés (sommes médicales exclues)	Les 3 traités d'acuponcture les plus réédités
Zhen jiu da cheng 鍼灸大成 (10 fois)	*Shi si jing fa hui* 十四經發揮 (19 fois)
Xu shi zhen jiu da quan 徐氏鍼灸大全 (3 fois)	*Huangdi ming tang jiu* 黄帝明堂灸經 (6 fois)
Zheng zhi zhen jing 証治鍼經 (2 fois)	*Zhen jiu ju ying* 鍼灸聚英 (2 fois)

Tableau 4. Les trois traités d'acuponcture les plus importés et réédités

Les 3 traités dérivés du *Nei jing*/*Nan jing* les plus importés	Les 3 traités dérivés du *Nei jing*/*Nan jing* les plus réédités
Nei jing zuan yao 内經纂要 (*Jin nang mi lu* 錦囊秘錄) (18 fois)	*Su wen ru shi yun qi lun ao* 素問入式運氣論奥 (13 fois)
Huangdi nei jing su wen ling shu 黄帝内經素問靈樞 (13 fois)	*Nan jing ben yi* 難經本義 (11 fois)
Nan jing ben yi 難經本義 (*Xue shi yi an* 薛氏醫案) (13 fois)	*Su wen xuan ji yuan bing shi* 素問玄機原病式 (9 fois)

Tableau 5. Les trois traités dérivés du *Neijing*/*Nanjing* les plus importés et réédités

Selon l'historien Mayanagi Makoto, les marchands chinois choisissaient de préférence des ouvrages qui avaient déjà connu un succès de librairie en Chine, minimisant ainsi les risques d'invendus lors de la vente aux enchères qui avait lieu à Nagasaki chaque fois qu'une nouvelle cargaison arrivait ; de plus, ils privilégiaient les livres volumineux, car ces derniers étaient vendus plus cher aux Japonais. Cette stratégie commerciale de maximisation des profits est

23. Dans les tableaux, nous indiquons entre parenthèses le nombre total des importations et rééditions japonaises des traités d'acuponcture à l'époque d'Edo.

confirmée par l'analyse des cinq ouvrages les plus importés toutes catégories confondues[24] :

1- Ben cao gang mu (Matière médicale classifiée, 1578) : 52 fascicules, 55 éditions, importé 34 fois.
2- *Yi zong jin jian* (*Le miroir doré pour médecins orthodoxes*, 1742) : 92 fascicules, 28 éditions, importé 31 fois.
3- *Xue shi yi an* (*Cas médicaux de M. Xue*, 1528) : deux versions importées ; une première regroupe 10 traités de médecine chinoise ; une deuxième plus complète en regroupe 24. 18 éditions, importé 28 fois.
4- *Jing yue quan shu* (*Œuvres complètes de Jing yue*, 1624) : 64 fascicules, 45 éditions, importé 26 fois.
5- *Jin nang mi lu* (*Le sac de brocart aux instructions secrètes*, 1702) : 49 fascicules, 11 éditions, importé 23 fois.

Ces ouvrages, qui, à l'exception du *Ben cao gang mu*, étaient des sommes médicales couvrant tous les domaines de la médecine chinoise en une seule collection de plusieurs dizaines de fascicules, étaient susceptibles d'intéresser un lectorat beaucoup plus large que des ouvrages spécialisés. Néanmoins, les marchands chinois n'eurent qu'une influence limitée sur la nature des traités de médecine privilégiés au Japon. En effet, lorsque plusieurs ouvrages traitant du même sujet étaient disponibles, ce sont en fin de compte les médecins japonais qui faisaient leur choix. La manière dont le *Shi si jing fa hui* fut reçu au Japon et dont la théorie des vaisseaux (c. *jingluo* ; j. *keiraku*), appelés aussi méridiens, qu'il expose y fut assimilée illustre bien ce point.

La réception du *Shi si jing fa hui*

Le *Shi si jing fa hui* est un petit opuscule en un volume sur la circulation du *qi* (j. *ki*), le trajet des vaisseaux et la localisation des points d'acuponcture rédigé par Hua Shou. Publié pour la première fois en 1341, il fut réédité en 1528 par le médecin Xue Ji (1487-1559) qui l'inclut dans son ouvrage *Xue shi yi an*. Manase Dôsan (1507-1594) fut probablement le premier médecin japonais à mentionner le *Shi si jing fa hui* dans son traité d'acuponcture intitulé *Shinkyû shûyô* (*Éléments essentiels d'acuponcture et de moxibustion*, 1563). Il ne le considère pas néanmoins comme une source majeure. En effet, la plupart des citations des différentes rubriques sur les vaisseaux et les points d'acuponcture proviennent principalement d'ouvrages d'acuponcture

24. Mayanagi 1997 : 301-340.

généralistes, notamment le *Zhen jiu da quan* (*Somme d'acuponcture et de moxibustion*) et le *Zhen jiu ju ying* (*La quintessence de l'acuponcture et de la moxibustion*), plutôt que d'ouvrages spécialisés. Le *Tong ren shu xue zhen jiu tu jing*, un ouvrage similaire au *Shi si jing fa hui*, n'est pas cité et le *Shi si jing fa hui* n'est cité que deux fois[25].

Huit ans plus tard, en 1571, Dôsan rédige un *kirigami* (litt. « papier coupé »), des notes de cours qu'il distribuait à ses disciples, comportant un schéma intitulé « *Jûni keimyaku ei'e ryûchû geizui gyaku no zu* » (*Schéma de la circulation du [qi] nutritif et défensif dans les douze vaisseaux dans le sens de circulation* [du *qi*] *ou à contre-courant*) avec, au verso, une note dans laquelle il donne le titre des six textes chinois consultés pour le dessiner[26]. Autrement dit, neuf ans après la rédaction du *Shinkyû shûyô*, Dôsan faisait toujours appel à plusieurs sources chinoises pour traiter de la question de la circulation du *qi* et du trajet des vaisseaux. Pourtant, trois ans plus tard, en 1574, il écrit sur la dernière page d'un manuscrit intitulé *Kôtei meidô kyû kei fushin shôshô* (*Quelques doutes sur le Classique de moxibustion du hall lumineux de l'Empereur jaune*) que le *Shi si jing fa hui* devait être considéré comme le traité de référence sur ce sujet[27]. La même année, il rédige une seconde postface au *Yuketsu sango teki hô* (*Méthode pour classer les points d'acuponcture*)[28], un manuscrit sur les vaisseaux et les points d'acuponcture rédigé par son disciple Hata Sôha (1549-1610), indiquant que l'ouvrage de Hata était la synthèse de son analyse comparative des sources chinoises. Le contenu du *Yuketsu sango teki hô* étant principalement basé sur le *Shi si jing fa hui*, la contribution de Hata a donc dû jouer un rôle important dans les recherches de Dôsan sur les vaisseaux et les points d'acuponcture car deux ans plus tôt, le *Shi si jing fa hui* était cité simplement comme une source parmi d'autres[29].

Le *Shi si jing fa hui* fut publié dans sa version originale pour la première fois en 1598 par le médecin lettré Oze Hoan (1564-1640), un autre disciple de Dôsan, et réimprimé au total vingt et une fois fois pendant l'époque d'Edo[30]. Tanimura Gensen rédigea en 1661 le premier commentaire japonais intitulé

25. Manase 1995 : 409 et 421.
26. Il s'agit du *Shi si jing fa hui*, *Xu shi zhen jiu da quan*, *Ming tang jiu jing*, *Zhen jiu ju ying*, *Zhen jiu jie yao*, et du *Tai ping sheng hui fang*. *Cf*. Manase 1979 : 104.
27. *Kôtei meidô kyû kei fushin shôshô* 1574 : sans pagination.
28. Asada 1983 : 347-350.
29. Nagano 2001 : 60.
30. Deux versions du *Shi si jing fa hui* circulèrent au Japon pendant l'époque d'Edo : la version chinoise éditée par Xue Ji en 1528 et une version coréenne non datée, probablement ramenée au Japon lors des campagnes militaires de Toyotomi Hideyoshi. *Cf*. Machi 2008 : 43-50.

Jûshikei hakki shô (*Commentaire de l'Élucidation des quatorze vaisseaux*). Les soixante années qui séparent ces deux publications témoignent ainsi du long processus d'appropriation du texte par les médecins japonais[31]. Les nombreuses versions commentées (au moins huit entre 1670 et 1700), écrites soit en chinois classique, soit en langue vernaculaire, et éditions japonaises du texte de Hua Shou, publiées dans leur version originale ou avec des signes de lecture auxquels s'ajoutait parfois la lecture des caractères chinois (*okurigana*), jouèrent un rôle important dans l'assimilation et la dissémination au Japon de la théorie des vaisseaux.

La réception du *Shi si jing fa hui* illustre combien les médecins du pays récepteur (Japon) choisissaient eux-mêmes les textes du pays diffuseur (Chine) sans tenir compte de l'importance ou de la popularité que ces textes pouvaient avoir dans leur pays d'origine. Le *Tong ren shu xue zhen jiu tu jing* de Wang Weiyi, publié en 1026, qui, selon l'historien Asaf Goldschmidt, contribua fortement en Chine à la dissémination de la théorie sur la circulation du *qi* et la standardisation du trajet des vaisseaux et de la localisation des points d'acuponcture, n'eut quasiment aucune influence au Japon où il fut imprimé une seule fois en 1654 et importé une seule fois en 1694. Ironie du sort, le *Shi si jing fa hui* fut ignoré des médecins chinois après l'édition de 1529. Ils ne le redécouvrirent qu'au XX^e^ siècle grâce à sa popularité au Japon. Lors de sa visite au Japon dans les années 1930, le médecin chinois Cheng Dan'an (1899-1957) constata que le *Shi si jing fa hui* était utilisé dans toutes les écoles d'acuponcture de Tôkyô. Il décida d'en rapporter un exemplaire en Chine qui servit de base à la publication de la première édition chinoise moderne publiée en 1936[32]. Le cas du *Shi si jing fa hui* montre combien la circulation des textes médicaux entre la Chine et le Japon fut souvent plus complexe qu'une circulation à sens unique : il n'est en effet pas rare que certaines éditions japonaises de textes chinois transmis au Japon pendant la période prémoderne (voire avant) mais qui, par la suite, avaient été perdus ou circulaient dans des versions apocryphes en Chine, aient été à leur tour transmises à la Chine par les médecins chinois qui se rendirent au Japon à partir de l'ère Meiji (1868-1912)[33].

À ces échanges réguliers de textes médicaux entre la Chine et le Japon s'ajoutent un certain nombre de textes médicaux en provenance de Corée.

---

31. Sur l'ouvrage de Tanimura Gensen, voir Lukacs 2010 : 91.
32. Mayanagi 2006 : 605-615. L'édition japonaise achetée par Cheng Dan'an chez un bouquiniste de Tôkyô était la version éditée par Tatsui Fumitaka en 1929, qui était elle-même une réédition de la version éditée par Hatta Taikyô en 1829.
33. Par exemple, le médecin chinois Yang Shoujing (1839-1915) collecta de nombreux livres de médecine lors de son séjour au Japon à l'ère Meiji. *Cf.* Mayanagi 2008.

Les traités coréens d'acuponcture

Deux traités coréens de médecine en rapport avec l'acuponcture furent transmis au Japon pendant l'époque d'Edo. Le premier est le *Tongŭi pogam* (j. *Tôi hôkan* ; *Le précieux miroir de la médecine orientale*) rédigé en 1610 par le médecin Hŏ Chun (1537/1539-1615). Cette somme de savoirs médicaux chinois et coréens (quatre-vingt-six sources citées) qui n'est pas à proprement parler un traité d'acuponcture – un seul des vingt-cinq volumes est consacré à l'acuponcture – acquit une grande notoriété non seulement en Corée mais aussi au Japon[34]. Si la seule date d'importation mentionnée dans les sources de l'époque d'Edo est 1842, de nombreux indices laissent à penser que cet ouvrage arriva sur le sol japonais bien avant[35]. En effet, les Japonais durent prendre connaissance de sa publication assez rapidement puisque, dès 1636, le médecin coréen Paek Sa-rip discute de cet ouvrage avec son homologue japonais Yasan Kantake lors de la venue au Japon d'une ambassade coréenne[36]. En 1662, les autorités japonaises transmettent la première commande officielle de cet ouvrage à la Corée[37]. Le *Hôsha zensho* (*Recueil complet de médicaments préparés à la poêle*), rédigé par le médecin lettré Inô Jakusui (1655-1715) en 1689, étant le premier ouvrage japonais à le mentionner, l'historien Miki Sakae suggère que ce traité de médecine coréenne fut probablement transmis pour la première fois au Japon durant l'ère Kanbun (1661-1672)[38]. D'autres requêtes furent ensuite envoyées aux autorités coréennes. Le *Tongŭi pogam* fut publié pour la première fois en 1724 à Kyôto, puis de nouveau en 1799 à Ôsaka[39].

Le *Tongŭi pogam* ne semble pas avoir eu une influence notable sur l'acuponcture japonaise : son volume sur l'acuponcture coréenne ne fut pas réédité, et les médecins japonais ne le mentionnent jamais en rapport avec l'acuponcture dans leurs entretiens avec leurs homologues coréens lors de la venue au Japon des ambassades coréennes. En revanche, sa partie consacrée

34. Selon Kang Yeonseok, il existerait une trentaine d'éditions étrangères mais il ne précise pas s'il s'agit d'éditions chinoises et/ou japonaises. Voir Kang 2011 : 40.
35. Le *Henrei shûyô* (*Important recueil des précédents frontaliers*) référence les demandes faites en 1662, 1676, 1681, 1690 et 1725. Voir *Henrei shûyô* 1971 : 221, 229, 233, 237 et 291. Sur la transmission de cet ouvrage en 1842, voir Oba 1967 : 470. Voir aussi *Kôrai shoseki mokuroku* transcrit dans Oba 1968 : 40.
36. Leur entretien fut compilé dans un petit fascicule intitulé *Chôsenjin hitsudan* (*Conversation au pinceau avec un homme de Corée*). Sur ce manuscrit, voir Yoshida 1988 : 32-33.
37. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : vol. 1, 505.
38. Inô 1689 : 6v. Voir aussi Miki 1962 : 322.
39. Kosoto 1990 : 479 et 488.

à la pharmacopée fut très commentée[40]. Certains historiens de la médecine japonaise considèrent même l'ouvrage de Hŏ Chun comme le point de départ de l'enquête sur les produits médicinaux coréens (*Chôsen yakuzai chôsa*) commandée par le shogun Tokugawa Yoshimune (r. 1716-1745) dans le cadre de son vaste programme de réformes de l'ère Kyôhô (*Kyôhô no kaikaku*) qui avaient pour objectif, entre autres, l'acclimatation de produits naturels que le Japon importait en grande quantité et souvent à un prix très élevé[41].

Le deuxième traité coréen est le *Ch'imgu kyŏnghŏmbang* (j. *Shinkyû keikenhô* ; *Traité d'acuponcture clinique*), composé en 1644 par Hŏ Im (j. Kyo Jin). La préface de la première édition japonaise, publiée en 1725 et signée par le médecin Yamagawa Junan, est la seule source d'information dont nous disposons pour comprendre comment cet ouvrage fut transmis au Japon. Junan raconte qu'il découvrit ce traité d'acuponcture lors d'un séjour en Corée, probablement effectué au début du XVIII^e^ siècle. Il explique que le *Ch'imgu kyŏnghŏmbang* était très apprécié des médecins coréens en raison, d'une part, de sa synthèse de toutes les connaissances nécessaires à la pratique de l'acuponcture et, d'autre part, parce que son auteur Hŏ Im avait inventé une technique originale dite de « tonification et de dispersion du *qi*[42] ». Une seconde édition identique à la première fut publiée à Ôsaka en 1778, puis une troisième en 1807 révisée cette fois par le médecin Ôishi Ryôho du fief d'Owari qui lui donna un nouveau titre : *Shinkyû meikan* (*Le miroir lumineux de l'acuponcture et de la moxibustion*)[43].

Le *Tongŭi pogam* et le *Ch'imgu kyŏnghŏmbang* rendent difficilement compte de l'influence de l'acuponcture coréenne sur l'acuponcture japonaise. Le *Ch'imgu kyŏnghŏmbang*, réimprimé deux fois, semble avoir suscité

---

40. On peut citer, entre autres, le *Tôi hôkan yueki wamei* (*Les noms japonais des remèdes médicaux du Précieux miroir de la médecine orientale*) de Tanba Genki, le *Chôsen yakumeige* (*Explications sur le nom des remèdes Coréens*) du médecin coréen de Satsuma Pak Pang-kwan, le *Tôi hôkan yueki hen wamei kanshô* (*Les noms coréens des médicaments du volume sur la pharmacopée du Précieux miroir de la médecine orientale*) et le *Tôi hôkan yueki hen onji wage* (*Traduction en japonais vernaculaire du volume sur la pharmacopée du Précieux miroir de la médecine orientale*) rédigés par Oda Kigorô.
41. Sur la politique de production locale de Yoshimune, voir Oishi 1996 : 460-506 et Kasaya 2001 : 168-180.
42. Kyo 1990 : 115. Voir aussi Miki 1973 : 110.
43. L'édition de 1807 est en réalité similaire à la première édition de 1725. Les principales différences sont l'ajout de deux nouvelles préfaces, une de Tanba Yorimasa et une autre de Asai Nankô, et la suppression du chapitre sur les jours propices à la pratique de l'acuponcture. Voir Kosoto 1990 : 485 et 489.

un certain intérêt de la part des médecins japonais mais le nombre total d'exemplaires imprimés en circulation à l'époque d'Edo n'est pas connu[44]. Par ailleurs, nous n'avons recensé qu'un seul ouvrage japonais d'acuponcture citant un ouvrage coréen de médecine[45]. Il s'agit du *Keiketsu ikai* (*Explication des points d'acuponcture*) rédigé en 1803 par Hara Nanyô (1753-1820) qui cite le *Tongŭi pogam* en plus de vingt-six autres traités de médecine chinoise et d'un traité japonais de médecine[46]. Les autres traités japonais d'acuponcture citent surtout des ouvrages chinois. Par exemple, le *Zôfu keiraku shôkai* (*Explications détaillées sur les vaisseaux et les organes*) d'Okamoto Ippô (1654-1716) publié en 1690, cite cinquante et un ouvrages chinois. Le *Meika kyû sen* (*Sélection de traitements de moxibustion de familles illustres*) rédigé par Asai Nankô (1760-1826) en 1781 et publié pour la première fois en 1813 cite dix-sept traités chinois et trois japonais[47]. L'abondance des sources chinoises citées dans les textes japonais peut naturellement rendre compte d'une influence chinoise particulièrement importante sur la médecine japonaise, même si celle-ci se l'appropria et la réinterpréta à sa manière[48]; elle peut aussi rendre compte de la volonté des médecins japonais d'inscrire un nouvel ouvrage dans ce qu'ils considèrent alors comme le courant le plus légitime, celui des classiques chinois, sur lequel s'appuyait l'éducation des

---

44. Le *Ch'imgu kyŏnghŏmbang* semble avoir été un des derniers grands traités d'acuponcture publiés sous la dynastie Chosŏn (1392-1910). Ainsi, lors de la venue au Japon de l'ambassade coréenne de 1748, lorsque le médecin japonais Tachibana Isamu interroge son homologue sur les traités coréens de médecine, ce dernier ne cite que le *Ch'imgu kyŏnghŏmbang* comme traité d'acuponcture. Mais cela ne signifiait pas pour autant que l'acuponcture n'était plus utilisée en pratique clinique. Interrogé par le médecin japonais Sakagami Zenno sur les différentes spécialités médicales en Corée, le médecin coréen membre de l'ambassade de 1764 mentionne, entre autres spécialités, l'acuponcture. Voir Tachibana 1748 : 24 et Sakagami 1764 : 12.
45. Dans la préface du *Shinkyû goku hiden* (*Les enseignements très secrets de l'acuponcture et de la moxibustion*) publié en 1778, Kimura Motosada explique appartenir à une école dont l'ancêtre fondateur Nagata Tokuhon (1513-1630) aurait été initié à l'acuponcture par un médecin coréen à la fin du xvie siècle. Mais en l'absence d'autre référence dans l'ouvrage, il est difficile de distinguer une quelconque origine coréenne à son contenu. La partie centrale de l'ouvrage intitulée *Enseignements secrets* (*hiden no jôjô*), qui liste un certain nombre de maladies courantes avec pour chacune d'elle les points principaux où appliquer les aiguilles d'acuponcture, les moxa ou la saignée, ne présente pas de différence significative avec d'autres traités japonais d'acuponcture publiés à la même époque. Kimura 1997.
46. Hara 1854.
47. Okamoto 1690 : 4 r.v. et 5 r. Voir aussi Asai 1978 ; Lukacs 2010 : 24.
48. Macé 1994.

lettrés japonais. Citer une source coréenne n'aurait peut-être pas eu le même impact que citer une source chinoise pour légitimer un nouvel ouvrage. Le peu d'influence de l'acuponcture coréenne sur l'acuponcture japonaise, tel qu'il transparaît à la lumière des citations ou des rééditions japonaises, contraste d'ailleurs avec le rôle important que joua la Corée dans la transmission au Japon des savoirs médicaux chinois.

La Corée : pays véhicule des savoirs chinois

De nombreuses éditions coréennes de traités chinois d'acuponcture furent importées pendant l'époque d'Edo. Parmi celles-ci : le *Xin kan Huangdi nei jing ling shu zhu* (*Nouvelle édition annotée du Pivot merveilleux du Classique interne de l'Empereur jaune*), le *Su wen ru shi yun qi lun ao* (*Discussion approfondie du modèle des influences cosmiques des Questions simples*), le *Xin kan bu zhu Tong ren shu xue zhen jiu juan jing* (*Nouvelle édition augmentée et annotée du Traité illustré des points d'acuponcture de l'homme de bronze*), le *Bu zhu shi wen Huangdi nei jing su wen* (*Édition augmentée, annotée et commentée des Questions simples du Classique interne de l'Empereur jaune*), le *Xin kan bu zhu shi wen Huangdi nei jing su wen shi er juan ba ce* (*Nouvelle édition augmentée, annotée et commentée en douze volumes des Questions simples du Classique interne de l'Empereur jaune*). Les dates exactes de la transmission de ces éditions coréennes ne sont pas connues. Elles ont été retrouvées pour la plupart dans les collections d'illustres familles de médecins, notamment celles des familles Taki, Fukui et Shinojima[49]. Comme leur titre l'indique, il s'agissait le plus souvent d'une nouvelle édition (co. *singan*), parfois augmentée (co. *boju*) voire annotée (co. *sŏkmun*). La plupart de ces ouvrages avaient déjà été importés directement de Chine *via* le commerce chinois de Nagasaki mais les Japonais qui, depuis les deux tentatives d'invasion de la Corée par Hideyoshi à la fin du XVI^e^ siècle, connaissaient et appréciaient la qualité des éditions coréennes, envoyaient des requêtes aux autorités coréennes pour les importer de nouveau[50].

---

49. Miki 1962 : 326-328.

50. Le *Henrei shûyô* mentionne par exemple plusieurs requêtes concernant des ouvrages médicaux chinois : *Wan bing hui chun* (requête envoyée en 1660), *Yi lin cuo yao* (requêtes envoyées en 1662 et 1678), *Yi xue ru men* (requête envoyée en 1670), *Yi xue zheng zhuan* (requête envoyée en 1678) et le *He ji ju fang* (requête envoyée en 1678). *Cf. Henrei shûyô* 1971, vol. 2 : 219, 221, 226, et 229. Les médecins coréens s'intéressaient aussi aux éditions japonaises d'ouvrages médicaux chinois. Le médecin coréen Yi Chwa-guk, par exemple, profita de sa venue au Japon en 1764 en tant que membre de la délégation coréenne venue saluer le shogun Tokugawa Ieharu (r. 1760-

L'exemple du *Shen ying jing fu ba xue jiu fa* (j. *Shinô kei tsuki hakketsu kyûhô* ; *Classique de la réponse divine suivi de la méthode de moxibustion des huit points*) illustre la manière dont certains traités de médecine pouvaient circuler entre la Chine, le Japon et la Corée. Rédigé en 1425 par le médecin chinois Liu Jin à partir des enseignements de son maître Chen Hui, le *Shen ying jing* fut transmis au Japon pour la première fois pendant l'époque de Muromachi (1337-1573). En 1473, le moine japonais Ryôshin, vice-ambassadeur de l'ambassade envoyée en Corée par le seigneur de la province de Noto, Hatakeyama Yoshimune (?-1497), offrit au roi de Corée une copie japonaise de ce traité accompagnée d'un petit opuscule japonais de moxibustion, le *Hakketsu kyûhô*, transmis au sein des familles Wake et Tanba. L'année suivante, en 1474, les autorités coréennes ordonnèrent la publication d'une édition réunissant les deux traités. Cette nouvelle édition coréenne fut introduite au Japon lors des campagnes de Corée de Toyotomi Hideyoshi à la fin du XVI^e^ siècle, puis publiée en 1645 à Kyôto par le libraire Tahara Nizaemon[51]. Cette édition japonaise de l'époque d'Edo servit de base à l'édition chinoise de 1990[52]. Ainsi, les différentes éditions du *Shen ying jing fu ba xue jiu fa* montrent que la transmission des textes médicaux d'un pays à un autre ne s'accompagnait pas seulement d'un processus de sélection par le pays receveur comme ce fut le cas avec le *Shi si jing fa hui* mais aussi d'un processus de transformation au cours duquel la version originale était parfois augmentée d'un nouveau texte[53]. La circulation, active et complexe, des livres entre la Chine, la Corée et le Japon ne fut cependant pas le seul mode de transmission des savoirs médicaux. Les médecins coréens et chinois qui séjournèrent au Japon pendant l'époque d'Edo contribuèrent aussi à la transmission des savoirs et des savoir-faire dans leurs échanges avec les médecins japonais.

1786) pour demander à ses homologues japonais de lui procurer une édition du *Shang han lun* et une autre du *Danxi xin fa*. *Cf*. Yamaguchi 1765 : 7.

51. Sur ces deux classiques, voir Miki 1973 : 221-224 et 372-373.
52. Mayanagi 1994 : 208-215.
53. Sur la contribution des éditions japonaises de l'époque d'Edo à l'édition moderne d'ouvrage chinois de médecine, voir Mayanagi 2006 : 605-615.

La venue au Japon de médecins coréens et chinois

Les conversations au fil du pinceau entre médecins lettrés japonais et coréens

L'envoi régulier d'ambassades coréennes au Japon – la première en 1607, pour échanger les lettres officielles avec les autorités japonaises annonçant la reprise des relations diplomatiques, et la dernière en 1811 – constitua la pierre angulaire de nouvelles relations diplomatiques entre les deux pays fondées sur un principe d'égalité, même si, dans la réalité, leur venue était interprétée différemment par les autorités des deux pays. Pour les Japonais qui considéraient la Corée comme un pays tributaire, les ambassades coréennes représentaient une certaine forme d'allégeance à leur autorité en Asie. Pour les autorités coréennes, ces ambassades étaient non seulement un moyen d'obtenir des informations sur leur voisin, mais aussi une contribution au rayonnement de la culture coréenne, qu'ils considéraient comme plus avancée que la culture japonaise[54]. Elles choisissaient donc avec soin les membres de la délégation, composée généralement de trois à cinq cents personnes, en y intégrant, outre des diplomates, des artistes, des peintres, des lettrés, des artisans et des médecins. Ces derniers étaient particulièrement sollicités par leurs homologues japonais, pour qui les ambassades représentaient une occasion unique de converser avec un étranger partageant les mêmes références intellectuelles. Leurs entretiens étaient transcrits sous la forme de dialogues écrits en chinois classique, la *lingua franca* des lettrés de l'Asie orientale, que les médecins coréens et japonais appelaient « conversation au fil du pinceau » (*hitsudan*). Nous avons recensé trente et une de ces conversations qui se déroulèrent entre 1636 et 1764 au cours des ambassades coréennes. Leurs transcriptions constituent des sources exceptionnelles pour l'historiographie des sciences car elles permettent de suivre les rencontres d'individus, la nature de leurs échanges, les incompréhensions qui en résultent parfois à cause des différences culturelles ou linguistiques, mais aussi de saisir la manière dont les savoir-faire ont pu se transmettre oralement.

54. Grépinet 2010 : 65.

Année	Titre des conversations
1636	*Chôsenjin hitsudan* 朝鮮人筆談
1655	*Ninjin fu* 人参譜 *Tôgen iji* 桃源遺事
1682	*Shôni hitsuyô sodatekusa* 小児必用養育艸 *Wakan shôshû* 和韓唱酬 *Sôkan idan* 桑韓醫談
1711	*Keirin Shôwashû* 雞林唱和集 *Keirin Shôwashû* 雞林唱和集 *Ryôtô shôwa kôroku* 両東唱和後錄 (*) *Wakan ninjinkô* 和漢人參考
1719	*Sôkan inko shû* 桑韓塤篪集 *Ryôkan shôwa shû* 両閑唱和集 *Sôkan shôshû shû* 桑韓唱酬集 *Tairei hitsugo* 對麗筆語
1748	*Sôkan sôkô roku* 桑韓鏘鏗錄 (*) *Sôkan imondô* 桑韓醫問答 (*) *Hankei kantan* 班荊間譚 *Zenrin fûga furoku* 善隣風雅 *Kansa inko shû* 韓槎塤篪集 *Wakan shôwa roku* 和韓唱和錄 *Kankaku chiken* 韓客治驗 *Kankaku hitsutan* 韓客筆譚 (*) *Chôsen hitsudan* 朝鮮筆談 (*) *Ryôtô hitsugo* 両東筆語
1764	*Wakan iwa* 和韓醫話 *Sôkan hitsugo* 桑韓筆語 (*) *Wakan idan* 倭韓醫談 *Ryôtô tôgo* 両東鬪語 (*) *Keidan Ômei* 雞壇嚶鳴 *Hôreki 14 nen chôsenjin raichô ni tsuite goyô ishi gyôfu sôrôsetsu no ki* 宝暦十四年朝鮮人来朝ニ付御用醫師仰付候節ノ記 *Nagamon kiotsu monsa* 長門癸甲問槎

(*) indique les entretiens qui abordent le sujet de l'acuponcture et/ou de la moxibustion.

Tableau 6. Conversations entre médecins japonais et coréens

L'augmentation du nombre d'entretiens à teneur médicale à partir de la fin de l'ère Shôtoku (1711-1715) tient d'une part au lancement de la politique de production locale du shogun Tokugawa Yoshimune, dont l'un des principaux objectifs était l'acclimatation au Japon du ginseng coréen. Certains des médecins participant à ce projet profitèrent de la venue des ambassades coréennes pour interroger des médecins coréens sur les propriétés du ginseng coréen et la manière de le cultiver[55]. D'autre part, c'est à partir de cette époque que les autorités japonaises envoyèrent des requêtes à la cour coréenne afin que cette dernière leur envoie un « bon médecin » (*ryôi*) à chaque nouvelle ambassade[56]. Ces médecins lettrés versés dans les classiques chinois avaient un rang supérieur à celui des autres médecins des ambasssades[57]. Ils étaient très estimés des médecins japonais qui n'hésitaient pas à profiter de leur venue pour leur demander de rédiger la préface d'un livre qu'ils venaient de terminer[58]. D'autres encore sollicitaient leur avis sur un patient qu'ils avaient du mal à traiter, ou allaient même les rencontrer directement à leur auberge, avec le patient, pour leur demander une consultation[59].

Sur les trente et un livres d'entretiens répertoriés dans le tableau 6, huit seulement abordent l'acuponcture. Les questions sur le sujet y sont très hétérogènes. D'une manière générale, les non-spécialistes préféraient ne pas répondre ou répondaient très superficiellement lorsque les questions devenaient trop précises. Par exemple, interrogé par son homologue coréen sur les neuf aiguilles d'acuponcture décrites dans le *Ling shu*, le médecin Hyakuda

---

55. Kasaya 2001 : 168-180
56. Cette requête est notée dans le *Tsûshinshi tôroku* (*Archives des ambassades*). Voir *Tsûshinshi tôroku* 1991 : vol. 1, 540. Lors de la description des membres de l'ambassade, le *Zôsei kôrinshi* (*Annales des relations de bon voisinage*, version augmentée et corrigée) note à propos du médecin lettré : « Bon médecin. Suite à la requête japonaise nous envoyons un médecin versé dans la pratique clinique de la médecine. » Voir *Zôsei kôrinshi* 1940 : vol. 6, 216.
57. Sur les rouleaux de peinture décrivant la procession des ambassades coréennes au Japon, ils sont représentés dans une chaise à porteurs et accompagnés d'une suite d'une dizaine de personnes, alors que les autres médecins de rang inférieur se déplaçaient uniquement à cheval. Shin 1985 : 32 et 35.
58. Voir, par exemple, la requête de Yamada Seichin lors de son entretien avec le médecin coréen venu avec l'ambassade de 1764. Yamada 1764 : 5-6
59. Dans le *Sôkan idan*, par exemple, Kitao Shunpo (1659-1741) explique que le médecin coréen ausculta un de ses patients et lui prescrivit une décoction. Voir Kitao 1711 : 6. Lors de son entretien avec le médecin coréen Kwŏn To à l'occasion de la venue de l'ambassade de 1719, Kawazumi Seijitsu demanda conseil pour un de ses patients, un enfant de quatre ans, qui souffrait de douleur à la jambe droite et de fièvre. Voir Mitaku 1831 : 17-19.

Antaku répondit simplement qu'il n'était pas acuponcteur et la conversation changea de sujet[60]. Lorsque le médecin du *bakufu* Noro Genjô (1694-1761) fut interrogé sur la pratique de l'acuponcture au Japon au cours d'un entretien avec un médecin coréen membre de l'ambassade de 1748, au Temple Hongan situé dans la quartier d'Asakusa à Edo, il répondit simplement en décrivant le type d'aiguille utilisé au Japon ; mais le médecin coréen enchaîna avec une deuxième question, plus technique, sur les applications cliniques de l'aiguille ronde et de l'aiguille triangulaire. Noro se contenta alors de répondre que leur fabrication était différente, avant de conclure modestement que l'acuponcture n'était pas sa spécialité[61]. Depuis la fin du XVI^e^ siècle, les acuponcteurs japonais avaient mis au point de nouvelles techniques de ponture dont l'utilisation était très différente des neuf aiguilles traditionnelles chinoises. Par exemple, le fondateur de l'école Misono inventa une nouvelle méthode de ponture appelée *uchi-bari* ou *dashin* (litt. « aiguille frappée ») qui consistait à insérer les aiguilles d'acuponcture à l'aide d'un petit maillet. L'acuponcteur Sugiyama Waichi (1610-1694) mit au point une autre technique de ponture dite *kuda-bari* (litt. « tube aiguille »), consistant à insérer l'aiguille à l'aide d'un tube. Il était donc difficile pour Noro, qui pratiquait la pharmacothérapie, de répondre à des questions en rapport avec la pratique clinique de l'acuponcture. En effet, si la formation théorique des médecins japonais, quelle que soit leur spécialité, reposait sur la maîtrise d'un *corpus* de base composé des traités fondamentaux de la médecine chinoise, ces deux spécialités évoluèrent séparement à l'époque d'Edo.

Parmi ces huit entretiens évoquant la question de l'acuponcture, le *Ryôtô shôwa kôroku*, qui se déroula le 20 septembre 1711 au temple Nishi hongan à Ôsaka, lieu de résidence de la délégation coréenne, est le seul où l'un des deux protagonistes, le médecin japonais Murakami Keinan, était un spécialiste d'acuponcture. Très impatient de pouvoir discuter avec un médecin coréen, Murakami commença la conversation par un long monologue sur le concept des maladies *zedôbyô* (maladies d'origine externe) et *shoseibyô* (maladies d'origine interne) décrites dans le chapitre sur les pouls du *Ling shu*, à la fin duquel il demanda au médecin coréen des éclaircissements sur la manière de traiter ces maladies en pratique clinique. Loin de partager l'enthousiasme de Murakami, le médecin coréen répondit laconiquement qu'il avait du mal à se concentrer sur la question car il était fatigué par son long périple et les diverses tâches qu'il devait accomplir en sa qualité de médecin de l'ambassade. Murakami s'excusa de son empressement tout en insistant sur l'occasion unique que représentait

60. Hyakuda 1748 : 4.
61. Noro 1748 : 13 et 14.

pour lui cette rencontre. Il continua la conversation et lui posa une deuxième question à propos d'un passage d'un livre que ce médecin coréen avait écrit et qu'il avait pu consulter ; le médecin coréen lui répondit que tout ce qu'il avait à dire se trouvait déjà dans son livre et qu'il n'avait rien d'autre à ajouter. Malgré le peu d'ardeur du médecin coréen à répondre à ses questions, Murakami ne se découragea pas et posa une troisième question sur les différentes théories concernant la localisation des points d'acuponcture, profitant de cette question pour offrir à son interlocuteur un livre qu'il venait de terminer sur les cinquante points d'acuponcture les plus importants en lui demandant s'il pouvait écrire une préface. Le médecin ajourna sa réponse en le remerciant.

L'entretien se poursuivit avec le fils de Murakami qui posa des questions plus orientées sur la pratique clinique de l'acuponcture. Nous proposons la traduction de cette dernière partie de la conversation qui rapporte un exemple de transmission de savoir-faire dans un contexte d'oralité.

Murakami Shûnan : – Je m'appelle Murakami. Mon nom personnel est Shûnan, mon nom de lettré est Tokuôsai. Je suis le fils aîné de Keinan. Je connais l'emploi de l'aiguille fine utilisée dans notre pays comme méthode de ponture mais je ne connais pas encore la méthode de ponture de l'aiguille émoussée. Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me la montrer.

Ki Tu-mun : – Quel dommage que nous ne puissions pas nous comprendre [oralement] ! En général, l'aiguille fine et l'aiguille triangulaire sont toutes les deux utilisées en employant le majeur de la main gauche qui presse le point, l'insertion se faisant sur le côté externe de l'ongle.

Murakami Shûnan : – Cette méthode de ponture ne m'est pas familière. Pourriez-vous me l'enseigner en essayant de me poncturer la peau ?

Ki Tu-mun : – Pour cette méthode de ponture, procédez comme ceci. ([Le médecin coréen] me ponctura au point *quchi* [11GI] et au point *sanli* du pied [36E]. L'aiguille était grande mais je ne ressentis aucune douleur.)

Murakami Shûnan : – Existe-t-il d'autres méthodes de ponture ?

Ki Tu-mun : – L'aiguille du grand abcès, l'aiguille du moyen abcès et l'aiguille du petit abcès. ([Le médecin coréen] sortit alors de sa poche trois sortes d'aiguilles de diamètres différents, large ou étroit.) Ces [aiguilles sont utilisées] lorsque la chaleur humide bloquée provoque une tuméfaction et une douleur intense.

> Murakami Keinan : – Pour nous qui vivons dans un endroit isolé où il n'y a pas de professeur pour nous aider, ce fut une grande opportunité de pouvoir rencontrer un grand médecin d'un pays étranger auprès duquel nous avons pu éclaircir certains points théoriques difficiles. Nos plus vifs remerciements pour avoir bien voulu répondre à nos questions.
>
> L'entretien écrit est terminé, salutations.
>
> Ki Tu-mun : remerciements adressés à [Murakami] Keinan. — Les théories médicales dont nous avons discuté ne sont pas différentes des méthodes des anciens. En persévérant, vous vous approchez du talent de celui qui a les intestins lavés et l'estomac nettoyé. N'est-ce pas là quelque chose de formidable ? Par conséquent, persévérez et appliquez-vous. Si vous voulez connaître les méthodes de tonification et de dispersion des vides et des plénitudes, étudiez de manière approfondie la méthode dite du flux et du reflux de minuit-midi du *Yi xue ru men* (*Manuel d'introduction à la médecine*, 1575) et les points d'acuponcture du *Shen ying jing* (*Classique de la méthode divine*, 1425). Apprenez-les bien pour discerner clairement et préservez-les afin de ne pas vous tromper. Vos traitements seront efficaces à chaque fois et vous guérirez toutes les maladies. Vous deviendrez alors le Bian Que[62] du Japon[63].

Cet entretien est très instructif car il montre que ces rencontres n'étaient pas toujours à la hauteur des attentes des médecins japonais. Beaucoup d'entre eux venaient dans l'espoir de confronter leur point de vue sur telle ou telle théorie, de demander des éclaircissements sur certains passages obscurs des traités de médicine, ou d'apprendre de nouvelles techniques. Mais les médecins coréens très sollicités durant leur séjour au Japon ne se montraient pas toujours coopératifs, voire affichaient une certaine lassitude lorsque le sujet ne les intéressait pas. Par ailleurs, aucun des médecins japonais ou coréens, en dehors de Murakami Keinan, n'était spécialisé en acuponcture. Les questions et les réponses sur ce sujet étaient donc souvent superficielles et s'enchaînaient sans véritable cohérence, révélant même parfois de profondes divergences sur la manière d'utiliser les aiguilles (type d'aiguille, profondeur et lieu d'insertion) ou dans l'interprétation des classiques chinois.

---

62. Aussi connu sous le nom de Qin Yueren. Il aurait vécu au VII^e^ siècle av. J.-C. Sa légende est racontée dans le *Shiji* (*Mémoires historiques*) de l'historien chinois Sima Qian (145-86 av. J.-C.).
63. Murakami 1712.

Ainsi lorsque le médecin Kawamura Shunkô expliqua à son homologue coréen qu'il existait au Japon deux catégories de médecins, ceux spécialisés en pharmacothérapie et ceux spécialisés en acuponcture, ce dernier lui fit remarquer qu'à l'origine ces deux thérapies étaient complémentaires et ne devaient donc pas être employées séparément. Il critiqua aussi l'utilisation exclusive de l'aiguille fine par les acuponcteurs japonais, la profondeur à laquelle ils inséraient les aiguilles et leur tendance à poncturer uniquement l'abdomen. Toutes ces pratiques n'avaient rien à voir, selon lui, avec l'enseignement des classiques chinois[64]. Des médecins japonais s'étonnèrent aussi de certaines pratiques coréennes. Ainsi, Yamada Seichin (1749-1787) ne comprenait pas pourquoi, en Corée, les médecins ne ramassaient pas eux-mêmes les herbes médicinales et préféraient confier cette tâche à des spécialistes de la cueillette. Lors d'un entretien tenu à l'occasion de l'ambassade coréenne de 1764, ce dernier expliqua au médecin coréen que cueillir les plantes soi-même était une étape importante pour apprendre à les identifier, ajoutant que dans l'Antiquité les médecins chinois ramassaient eux-mêmes les herbes médicinales. L'arrogance du jeune Yamada Seichin, alors âgé de seize ans, sidéra le médecin lettré coréen qui se leva et partit sans dire un mot[65]. La plupart du temps, les deux parties cherchaient néanmoins à éviter les confrontations lorsque leurs opinions divergeaient. Ainsi, face aux critiques de son interlocuteur coréen, Kawamura choisit de ne rien répondre et changea de sujet.

Les missions médicales coréennes

À côté de ces ambassades, le fief de Tsushima envoya sept requêtes aux autorités coréennes au cours du XVII^e^ siècle, soit pour qu'elles autorisent des personnes du fief à se faire soigner en Corée, soit pour leur demander d'envoyer des médecins coréens à Tsushima. Ces envois de requêtes s'expliquent principalement par deux raisons : la proximité géographique de Tsushima avec la Corée et l'excellente réputation des médecins coréens. En effet, l'île de Tsushima est située à seulement cinquante-trois kilomètres de la ville portuaire du sud-est de la péninsule coréenne, Pusan, où les Japonais disposaient d'un comptoir (*wakan*), et à quatre-vingt-dix kilomètres de Kyûshû[66]. La fréquence des requêtes et le statut social des malades japonais, tous dignitaires de haut

64. Kawamura 1748 : 4-6.
65. Yamada 1764 : sans pagination.
66. Selon James Lewis, pendant la première moitié du xxe siècle les habitants de Tsushima préféraient aller s'amuser et se faire soigner à Pusan, la ville de Fukuoka leur paraissant trop éloignée. Lewis 2003 : 34.

rang, attestent aussi de l'excellente réputation dont jouissaient les médecins coréens qui étaient probablement l'ultime recours lorsque les médecins locaux échouaient dans leurs tentatives de traitement. Ces requêtes illustrent aussi la difficulté de trouver des médecins compétents en dehors des principaux centres urbains au début de l'époque d'Edo.

Examinons à présent les sept requêtes des autorités de Tsushima[67] :

Mois de mars 1643 (an 20 de l'ère Kan'ei) : le supérieur du temple Zen Iteian de Tsushima tombe gravement malade. Les autorités de Tsushima demande à la Corée d'envoyer un médecin. Les autorités coréennes répondent favorablement en envoyant en avance l'un des médecins qui doivent accompagner l'ambassade de 1643[68].

Mois de novembre 1652 (an 1 de l'ère Jôô) : Taira Seishun, vassal du fief de Tsushima, et le moine supérieur du temple Seizanji tombent malades. Les autorités du fief demandent alors à la Corée d'envoyer le médecin acuponcteur Yi Si-ch'an : « Demande de traitement par acuponcture des deux personnalités de l'île [Tsushima], le magistrat Taira Seishun et le moine supérieur Joshuza, qui souffrent tous les deux d'une maladie de type vent. Les autorités de l'île nous seraient très reconnaissantes d'envoyer notre médecin acuponcteur, l'archiviste Yi. […] L'archiviste Yi est aussi appelé Yi Si-ch'an. Les Japonais se rendent au Wakan pour commercer et connaissent l'acuponcture[69]. » Voyant les négociations s'éterniser, en avril 1653, le moine décide de se rendre directement au comptoir japonais à Pusan où il réitère sa demande de traitement. La permission lui est finalement accordée un mois plus tard. Il se fait soigner par Yi Si-ch'an et les autorités coréennes profitent de cette occasion pour distribuer des remèdes médicinaux aux Japonais du comptoir de Pusan[70].

Mois de décembre 1656 (an 2 de l'ère Meireki) : requête pour faire venir un médecin coréen afin de soigner le daimyô de Tsushima Sô Yoshinari tombé gravement malade[71]. Le médecin coréen Han Hyŏng-guk, qui avait pris part à l'ambassade de 1655, est de nouveau missionné par les autorités coréennes pour partir au Japon. Il

67. Ces requêtes sont mentionnées dans Tashiro 1997. Nous avons complété les informations données par Tashiro Kazui à partir des sources japonaises et coréennes.
68. *Henrei shûyô* 1971 : vol. 2, 522.
69. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : 317.
70. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : 349-350.
71. *Henrei shûyô* 1971 : vol. 1, 27.

arrive à Tsushima en janvier 1657 mais le daimyô décède en décembre de la même année lors d'un séjour à Edo[72].

Mois de décembre 1661 (an 1 de l'ère Kanbun) : deux officiels japonais, Tachibana Seihan et Taira Seikyô, envoyés à Pusan pour diriger les négociations concernant une éventuelle relocalisation du comptoir japonais, tombent malades. Ils demandent aux autorités coréennes la permission de se faire soigner par un médecin coréen. Ces dernières décident d'envoyer le médecin Han Hyŏng-guk qui était déjà allé deux fois au Japon[73].

Mois de janvier 1671 (an 11 de l'ère Kanbun) : le magistrat de Tsushima, Tachibana Shinchô, se fait soigner au Wakan de Pusan par le médecin coréen Pak Sang-mun[74]. La même année, au mois d'août, les autorités de Tsushima demandent des produits médicinaux à la Corée pour préparer un remède au daimyô tombé malade[75].

Mois de juin 1672 (an 12 de l'ère Kanbun) : le supérieur du temple Iteian tombe gravement malade. Les autorités japonaises demandent aux autorités coréennes l'assistance d'un médecin[76]. Ces dernières décident de faire partir Kam Tŭk-il accompagné d'une équipe de sept personnes. Le moine décède peu de temps avant son arrivée mais les autorités japonaises maintiennent leur requête, prétextant que le gouverneur de l'île venait lui aussi de tomber malade. À son arrivée au Japon, Kam Tŭk-il soigne plusieurs malades du fief avant de rentrer en Corée au mois de décembre de la même année[77].

Mois de juin 1678 (an 6 de l'ère Enchô) : le clan de Tsushima envoie une requête aux autorités coréennes pour faire venir au Japon le médecin coréen Pak Sang-mun afin qu'il soigne le gouverneur et d'autres malades du fief[78]. C'est la première fois que les Japonais demandent officiellement que le médecin coréen s'occupe non seulement d'un haut dignitaire mais aussi d'autres malades du fief[79]. Réponse favorable des autorités coréennes qui décident d'envoyer le médecin Pak Sang-mun

72. *Hayashi* (1912) : vol. 3, 510. Voir aussi *Zôsei kôrinshi* 1940 : 313 ; *Henrei shûyô* 1971 : vol. 1, 28 et vol. 2, 594.
73. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : vol. 1, 489-492.
74. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : vol. 2, 153-154.
75. *Henrei shûyô* 1971 : vol. 2, 248.
76. Hayashi 1912 : vol. 3, 510. Voir aussi *Zôsei kôrinshi* 1940 : 316.
77. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : vol. 2, 198-205.
78. Hayashi 1912 : vol. 3, 510. Voir aussi *Zôsei kôrinshi* 1940 : 317. Voir enfin *Henrei shûyô* 1971 : vol. 2, 598.
79. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : vol. 2, 372.

> accompagné d'une équipe de cinq personnes. Au mois de décembre de la même année, les autorités japonaises soumettent une nouvelle requête afin que les autorités coréennes autorisent Pak Sang-mun à se rendre à Edo pour lui faire rencontrer des médecins japonais. La demande est rejetée car il n'y a pas de précédent[80].

La mission médicale conduite par Pak Sang-mun fut la dernière envoyée officiellement par la Corée. Face à l'attitude des autorités japonaises qui essayaient de détourner les médecins coréens de leur mission principale, à savoir soigner les officiels de Tsushima, en leur faisant prendre en charge d'autres malades du fief, ou en tentant de les faire venir à Edo, les autorités coréennes décidèrent de ne plus envoyer de missions médicales[81]. Il est particulièrement difficile d'évaluer l'impact intellectuel que ces médecins lettrés coréens ont pu avoir sur les médecins du fief de Tsushima car les sources mentionnent uniquement les requêtes japonaises et la réponse des autorités coréennes. La longueur du séjour à Tsushima laissait certainement à ces ambassades le temps de rencontrer la communauté lettrée locale mais il n'est resté aucune conversation au fil du pinceau similaire à celles rédigées lors de la venue des ambassades coréennes. Par ailleurs, aucun acuponcteur de l'époque d'Edo ne dit avoir été formé par un médecin coréen envoyé à Tsushima[82].

La venue de médecins chinois

De nombreux médecins chinois séjournèrent au Japon pendant l'époque d'Edo malgré l'absence de relations diplomatiques entre les deux pays. Certains furent amenés de force, notamment au début du XVII^e^ siècle, époque où les enlèvements de médecins chinois étaient très fréquents[83], d'autres furent invités par les autorités japonaises, et d'autres enfin se rendirent au Japon avec les marchands chinois pour s'installer au sein de la communauté chinoise de Nagasaki. Leurs activités sont particulièrement bien documentées pour le règne du shogun Tokugawa Yoshimune (r. 1716-1745) qui, en 1718, demanda expressément aux marchands chinois de faire venir des médecins à Nagasaki[84]. Ainsi, en 1723, le médecin chinois Zhu Laizhang, qui avait déjà

80. *Henrei shûyô* 1971 : vol. 2, 598.
81. *Wajin kyûsei toroku* 1992 : vol. 2, 385.
82. Tashiro 2002 : 149. Voir aussi Tashiro 1997 : 290.
83. Sur l'enlèvement des médecins chinois, voir notamment le cas du médecin Xu Zhilin, ramené de force au Japon en 1619, et qui deviendra le médecin personnel du seigneur de Hyûga. *Cf.* Nakajima 2004.
84. Oba 1980 : 185.

séjourné au Japon deux ans auparavant, revint à Nagasaki accompagné de ses deux frères aînés, Zhu Peizhang et Zhu Zizhang, avec des cadeaux pour le shogun ainsi que soixante-dix livres qu'il avait l'intention de vendre aux Japonais, dont deux ouvrages de médecine équine, dix ouvrages de médecine (mais aucun traité d'acuponcture), et cinq ouvrages de pharmacopée[85]. Son entretien avec le botaniste (*honzô gakusha*) Kurimoto Zuiken (1756-1834) fut compilé dans un ouvrage intitulé *Zhu Lai zhang zhi yan* (*Traitements de Zhu Laizhang*)[86]. Laizhang est aussi l'auteur d'un texte, le *Zhou Zhu fu yan* (*Paroles échangées entre Zhou et Zhu*), transcrivant une discussion sur la médecine avec Zhou Qilai, un autre médecin chinois arrivé à Nagasaki en 1725[87]. L'aîné de la famille, Peizhang, fut chargé par le *bakufu* de faire venir de Chine des spécialistes des chevaux ainsi que des ouvrages de médecine équine, alors que son deuxième frère, Zizhang, lui aussi médecin de formation, fut interrogé par le médecin Imaôji Chikaaki, et Kurimoto Zuiken et s'entretint avec le médecin Ujita Un'an du fief Kushû[88]. Le premier chapitre du *Toseki sasaroku* (*Récit détaillé de la variole*) mentionne que Zizhang aurait transmis une méthode de traitement de la variole à Manao Shun'an et Yanagi Jotaku lors de son séjour au Japon[89].

Arrivé à Nagasaki en 1725 accompagné de deux préparateurs en pharmacopée (*chôzai hô*) et d'un serviteur, le médecin chinois Zhou Qilai contribua à la publication du *You ke zhe zhong* (*Diverses approches en pédiatrie*) du médecin Qin Changyu (1547-1629) de l'époque Ming. Contacté par les autorités du fief de Kumamoto qui souhaitaient connaître l'importance de ce texte de médecine pédiatrique, Qilai rédigea une note explicative intitulée *Zhe zhong yuan liu* (*Origines du[You ke] zhe zhong*) ainsi qu'une préface qui furent toutes les deux ajoutées au manuscrit original lors de sa publication à Kumamoto en juillet 1726[90]. En août 1726, Qilai et le médecin Zhu Laizhang furent chargés par le *bakufu* d'identifier cent quarante-cinq espèces de poissons, trente-quatre plantes et treize animaux. Leur travail est à mettre en relation avec le *Qiyang cai yao lu* (*Recueil de plantes médicinales ramassées à Qiyang* [Nagasaki]), un autre mémoire sur les plantes médicinales rédigé cinq ans plus tôt par le médecin chinois Chen Zhenxian à la demande des autorités japonaises[91]. Ces

85. La liste complète des ouvrages est donnée par Oba 1995 : 707-708.
86. Reproduit dans *Nankyô Shitsu Raishô chiken* 1995.
87. Reproduit partiellement dans Oba 1995.
88. Hayashi 1967.
89. Oba 1980 : 190.
90. La préface est reproduite dans Oba 1995 : 665-666. Voir aussi Oba 1980 : 186.
91. Le texte du *Qiyang caiyao lu* est reproduit dans Oba 1995 : 689-700.

deux projets correspondent au moment où le shogun Tokugawa Yoshimune avait lancé sa politique de production domestique dont le premier objectif était l'identification de la faune et de la flore du Japon. Zhou Qilai rentra en Chine en 1727 puis revint de nouveau à Nagasaki quatre ans plus tard, mais il n'existe quasiment aucune information sur ses activités lors de ce dernier séjour[92].

Zhao Songyang séjourna trois ans à Nagasaki d'octobre 1726 à août 1729. Le *Hakusai shomoku* (*Catalogue des livres apportés par les bateaux*) donne la liste des vingt et un livres, pour la plupart des traités de médecine et de matière médicale, que Songyang avait l'intention de vendre aux Japonais[93]. Ses activités à Nagasaki, notamment ses consultations médicales à la résidence de l'interprète supérieur Kawama Yaheiji où il était hébergé, sont décrites dans un manuscrit intitulé *Tôi Chô Shôyô bunroku* (*Collection des écrits du médecin chinois Zhao Songyang*). Durant son séjour, Songyang correspondit avec le médecin japonais Katsuki Gyûzan (1656-1740) par l'intermédiaire du moine d'obédience Zen Takebayashi Dôhon. Ils s'envoyèrent des poèmes et discutèrent de divers sujets liés à la pratique de la médecine. Leur échange épistolaire est annexé à la fin du sixième volume du *Yakurô honzô* (*Cabinet de matière médicale*), un livre de Katsuki Gyûzan sur les plantes médicinales, sous le titre *Banri shinkô* (*Correspondance entre deux amis intimes distants de dix-mille lieues*)[94].

En 1802, le fonctionnaire en charge de l'administration de la ville Nagasaki (*Nagasaki bugyô*) demanda au capitaine d'un bateau chinois s'apprêtant à rentrer en Chine de revenir l'année suivante avec un médecin lettré qui pourrait s'occuper des malades du quartier chinois et converser avec les médecins japonais. Un an plus tard, le capitaine revint à Nagasaki accompagné de Hu Zhaoxin, un médecin originaire de Suzhou. Peu de temps après son arrivée, Hu Zhaoxin fut autorisé à traiter des habitants locaux aux temples Seifuku et Suifuku. Ces consultations, qui se tinrent de septembre à décembre 1804, sont réunies dans le *Hu shi fang an* (*Cas médicaux de M. Hu*) qui mentionne cent soixante-douze traitements avec pour chacune le nom des malades (la plupart japonais) et la date de la consultation. L'analyse des prescriptions de Zhaoxin révèle notamment que le dosage des remèdes qu'il prescrivait était plus important que celui des médecins japonais[95]. Les compétences de Zhaoxin furent très vite remarquées par le *bakufu* qui demanda à un premier groupe de

92. Oba Osamu mentionne seulement qu'il rédigea une préface pour Ogawa Hikokurô. *Cf*. Oba 1974 : 46.
93. *Hakusai shomoku* 1972 : 29.
94. Katsuki 1734 : vol 6, 1-20.
95. Guo 2001 : 91.

médecins de l'Igakkan mené par Taki Motoyasu de s'entretenir avec lui, puis envoya un deuxième groupe étudier sous sa direction. Les différents thèmes abordés pendant la discussion avec les médecins de l'Igakkan montrent que ceux-ci souhaitaient avant tout s'instruire sur la pratique de la médecine en Chine et sur les méthodes de traitement employées par les médecins chinois, plutôt qu'avoir de longues discussions théoriques[96]. Un passage d'une conservation entre Zhaoxin et les quatre médecins japonais venus étudier sous sa direction révèle également qu'il leur enseigna une méthode de prise des pouls[97]. Ces rencontres s'avérèrent donc importantes pour les médecins japonais qui en profitèrent pour s'informer et se former à de nouvelles méthodes de diagnostic ou de traitement.

Cependant, aucun de ces médecins chinois n'est présenté dans les sources japonaises comme spécialiste de l'acuponcture et seulement trois entretiens mentionnent, brièvement, des aspects théoriques ou cliniques en rapport avec la pratique de l'acuponcture ou de la moxibustion : le *Zhou Zhu fu yan* (*Paroles échangées entre Zhou et Zhu*), mentionné plus haut, le *Tsûkô ichiran* (*Rapports sur les relations avec l'étranger*) qui reproduit la conversation entre le médecin chinois Zhu Xishang et les médecins japonais Imaôji Chikaaki et Kurimoto Zuiken, enfin le *Shinkyaku hitsugo* (*Conversation avec notre hôte chinois*) qui rapporte la discussion entre Hu Zhaoxin et les médecins du *bakufu*. Dans la première discussion, un court passage sur le traitement de l'affection dite *sha jin* fait référence à une pathologie des veines situées dans la région du coude, caractérisée par des sinuosités veineuses vertes foncées, violettes ou noires. Zhu Laizhang recommande d'appliquer une aiguille sur la partie affectée pour expulser le poison avec le sang[98]. Il ne s'agit pas vraiment d'une aiguille d'acuponcture appliquée à un point spécifique mais d'une aiguille utilisée pour pratiquer une saignée. Par ailleurs, même si les médecins japonais ont eu connaissance de sa transcription, il ne s'agit pas d'un échange direct entre un médecin chinois et un médecin japonais. Dans la deuxième discussion, le médecin japonais demande l'opinion du médecin chinois à propos du chapitre 35 du *Ling shu* intitulé « *Zhang lun* » (*Discussion sur les intumescences*) qui analyse les causes, les symptômes, le diagnostic et le traitement des différents types de turgescence[99]. Enfin, dans la troisième discussion, les médecins japonais posent trois questions à Hu Zhaoxin sur l'acuponcture et la moxibustion, dont deux sur les types d'aiguilles utilisées

96. Guo 2001 : 94.
97. *Shinkyaku hitsugo* : sans pagination.
98. *Nankyô Shitsu Raishô chiken* : 661-662.
99. Hayashi 1967 : vol. 5, 459.

en Chine et une sur la quantité de moxa à employer selon qu'il s'agit d'une maladie aiguë ou chronique[100].

L'analyse de diverses sources – archives liées au commerce extérieur et conversations transcrites – met en lumière les différents canaux par lesquels les savoirs théoriques mais aussi pratiques circulèrent depuis la Chine et la Corée vers le Japon à l'époque prémoderne. Certes, les textes plus que les hommes jouèrent un rôle important dans la transmission des savoirs médicaux liés à la pratique de l'acuponcture. L'intensité des échanges commerciaux et la diffusion de l'imprimerie au Japon au début du XVII^e siècle permirent notamment à certains traités tels que le *Shi si jing fa hui* ou le *Nan jing* de circuler sous de multiples formes : en édition originale chinoise, en édition japonaise, et en édition commentée. Néanmoins, le nombre total de traités d'acuponcture importés tout au long de l'époque d'Edo est relativement faible par comparaison avec les autres spécialités médicales. Parmi les facteurs qui expliquent cette tendance, il faut noter, entre autres, une diminution significative des publications sur le sujet en Chine à partir de la fin de l'époque Ming, des éditions japonaises disponibles à la vente souvent peu de temps après l'importation des traités chinois, et enfin une relative saturation du marché intérieur du livre avec la publication de dizaines de traités japonais d'acuponcture.

Les médecins chinois ou coréens qui se rendirent au Japon par le biais des ambassades, dans le cadre d'une mission médicale, à l'invitation des autorités japonaises ou pour accompagner les marchands chinois ne semblent pas avoir contribué directement à la diffusion de l'acuponcture chinoise ou coréenne. Très peu de questions portent sur l'acuponcture dans leurs entretiens avec les médecins japonais, et les réponses font surtout apparaître des divergences sur la manière d'interpréter les classiques chinois ou d'employer l'acuponcture, révélant ainsi que l'assimilation de l'acuponcture chinoise au Japon ne s'est pas faite de manière automatique ni sans appropriation. La principale raison de ce manque d'intérêt pour l'acuponcture est, à l'exception d'une rencontre, l'absence de spécialistes. Les médecins lettrés japonais qui venaient à la rencontre des médecins coréens et chinois pratiquaient tous la pharmacothérapie. L'apparition de nouvelles écoles d'acuponcture au XVI^e siècle et le droit octroyé par le shogun Tokugawa Tsunayoshi (1646-1709) à la guilde des aveugles de pratiquer l'acuponcture, en plus de leur activité de prêteurs sur gages et de

100. *Shinkyaku hitsugo* : sans pagination.

saltimbanques, contribuèrent à isoler l'acuponcture de la pharmacothérapie et à abaisser le statut social des acuponcteurs[101].

Par conséquent, il faut se garder de généraliser les résultats de notre analyse, qui donne la primauté aux textes sur les hommes dans la circulation des savoirs liés à l'acuponcture, à l'ensemble des spécialités médicales. D'une part, les sources permettent d'évaluer plus facilement la circulation des textes d'un pays à un autre que la part de l'oralité dans la transmission de savoirs ou savoir-faire lors des échanges entre les médecins japonais et leurs homologues chinois et coréens. D'autre part, la transcription de l'entretien entre l'acuponcteur Murakami Keinan, son fils et le médecin coréen venu au Japon avec l'ambassade coréenne de 1711 montre clairement que les livres ne suffisaient pas toujours à transmettre certains savoir-faire, mis en pratique au cours de ces rencontres. La prise des pouls à laquelle les médecins du *bakufu* furent initiés par Hu Zhaoxin était également une méthode de diagnostic dont les subtilités se transmettaient probablement mieux par l'apprentissage du geste, sous la direction d'une personne expérimentée, que par les textes. Ainsi les sources examinées ici nous donnent-elles à voir l'importance du contact humain, auquel la lecture des textes ne peut pas se substituer dans la transmission de certains savoir-faire médicaux[102].

Bibliographie

Asada Sôhaku 浅田宗伯 (rééd. 1983). *Kôkoku mei'i den* 皇國名醫傳. In Ôtsuka Keisetsu 大塚敬節, Yakazu Dômei 矢数道明 (dir.), *Kinsei kanpô igakusho shûsei* 近世漢方医学書集成, vol. 99. Tôkyô, Meicho shuppan.

Asai Nankô 淺井南皐 (rééd. 1978). *Meika kyûsen* 名家灸選. In *Shinkyû igaku tenseki taikei* 鍼灸医学典籍大系, vol. 17. Tôkyô, Shuppan kagaku sôgô kenkyûjo.

101. Les médecins du *bakufu* recevaient des rangs honorifiques qui avaient une origine bouddhique. Ainsi, le rang *hôin* (litt. « le sceau de la loi ») était réservé aux médecins spécialisés en médecine interne (*hondô*), autrement dit aux spécialistes de la pharmacothérapie. Le rang le plus élevé que pouvaient atteindre les médecins des autres spécialités, dont les acuponcteurs, était *hôgen* (litt. « œil de la loi »). Sur la guilde des aveugles, voir Groemer 2001 : 349-380.

102. Cette importance du contact humain dans la transmission des savoir-faire explique probablement pourquoi l'îlot de Dejima à Nagasaki, où résidaient les médecins hollandais, attira à partir de la fin du xviiie siècle de nombreux médecins japonais qui souhaitaient se former à la médecine hollandaise. Sur ce point, voir Jannetta 2007.

Cha Wung-Seok (2006). « Korean-Japan Medical Culture Exchange through the Choson Delegation in the 18th Century ». *Korean J. Oriental Physiology & Pathology*, vol. 20, n° 6 : 1418-1430.

Cha Wung-Seok, Park Hi-Joon, Ahn Sang-Woo, Kim Nam-Il et Shin Min-Kyu (2005). « YangDongChangHwaHuRok and the Korea-Japan Medical Culture Exchange of the Year 1711 ». *Korean J. Oriental Physiology & Pathology*, vol. 19, n° 2 : 295-303.

Cullen Louis Michael (2003). *A History of Japan 1582-1941 : Internal and External Worlds*. Cambridge, Cambridge University Press.

Elman Benjamin A. (1983). « The Unraveling of Neo-Confucianism : From Philosophy to Philology in Late Imperial China ». *Tsing Hua Journal of Chinese Studies*, n° 15 : 67-89.

Elman Benjamin A. (2008). « Sinophiles and Sinophobes in Tokugawa Japan : Politics, Classicism, and Medicine During the Eighteenth Century ». *East Asian Science, Technology and Society : an International Journal*, vol. 2, n° 1 : 93-121.

Grépinet Vincent (2010). « Conversation au fil du pinceau entre lettrés de l'archipel et de la péninsule. Arai Hakuseki et les envoyés coréens à Edo en 1711 ». *Cipango : Cahiers d'études japonaises*, n° 17 : 63-88.

Guo Xiumei 郭秀梅 (2002). « Shin'i Ko Chôshin no rainichi kiroku to gyôseki : Nagasaki ni okeru 1803-1805 nen no katsudô » 清医胡兆新の来日記録と業績-長崎における1803-1805年の活動. *Nihon ishigaku zasshi* 日本医史学雑誌, vol. 47, n° 1 : 83-103 et vol. 47, n° 2 : 261-281.

Hara Nanyô 原南陽 (1854). *Keiketsu ikai* 經穴彙解. Ouvrage conservé à la bibliothèque de l'université Waseda (numéro de référence : ya 09 00491).

Hayashi Hikari 林燦 (1912). *Tsûkô ichiran* 通航一覧. Tôkyô, Kokusho kankôkai.

Hayashi Hikari 林燦 (1967). *Tsûkô ichiran* 通航一覧. Ôsaka, Seibundô.

Henrei shûyô 邊例集要 (1971). In *Kankoku shiryô sôsho* 韓国史料叢書. Seoul, Kokushi hensan iinkai.

Hyakuda Antaku 百田安宅 (1748). *Sôkan sôkô roku* 桑韓鏘鏗錄. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro d'archive : 178-0591).

Inô Jakusui 稲生若水 (1689). *Hôsha zensho* 炮炙全書. Ouvrage conservé à la bibliothèque de l'Université de Waseda (numéro de référence : ya 09-00055).

Jannetta Ann Bowman (2007). *The Vaccinators : Smallpox, Medical Knowledge, and the « Opening » of Japan*. Stanford, California, Stanford University Press.

Kang Yeonseok (2011). « Caractéristiques de la médecine coréenne basées sur une division temporelle ». *Perspectives Chinoises*, vol. 3 : 34-43.

Kasaya Kazuiko (2001). « The Tokugawa Bakufu's Policies for the National Production ». In Vande Walle, W. F. (dir.), *Dodonæus in Japan : Translation and the Scientific Mind in the Tokugawa Period*. Louvain, Presses de l'Université de Louvain : 168-180.

Katsuki Gyûzan 香月牛山 (1729). *Yakurô honzô* 藥籠本草. Ouvrage conservé à la bibliothèque de la Diète (numéro de référence : toku 特 1-1916).

Kawamura Shunkô 河村春恒 (1748). *Sôkan imondô* 桑韓醫問答. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro de référence : 195-0343).

Kimura Motosada 木村元貞 (rééd. 1997). « *Shinkyû gokuhiden* » 鍼灸極秘傳 [1772]. In *Rinshô jissen shinkyû ryûgi sho shûsei* 臨床実践鍼灸流儀書集成, vol. 10. Ôsaka, Oriento shuppansha.

Kitao Shunpo 北尾春圃 (1713). *Sôkan idan* 桑韓醫談. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro de référence : 195-0347).

Kornicki Peter (1998). *The Book in Japan : A Cultural History from the Beginnings to the Nineteenth Century*. Leyde, Brill.

Kosoto Hiroshi 小曽戸洋, Seki Nobuyuki 関信之 et Kurihara Mariko 栗原萬里子 (1990). « Wakokubon kanseki isho shuppan sôgô nenpyô 和刻本漢籍医書出版総合年表 ». *Nihon ishigaku zasshi* 日本医史学雑誌, vol. 36, n° 1 : 459-494.

Kosoto Hiroshi 小曽戸洋 (1996). *Chûgoku igaku koten to Nihon* 中国医学古典と日本. Tôkyô, Hanawa shobô.

Kosoto Hiroshi 小曽戸洋 (1999). *Kanpô no rekishi* – Chûgoku to Nihon no dentô igaku 漢方の歴史－中国·日本の伝統医学. Tôkyô, Taishûkan.

Kôtei meidô kyû kei fushin shôshô 黄帝明堂灸經不審少々 (1574). Manuscrit conservé à la bibliothèque Kyôu shooku 杏雨書屋 de l'institut Takeda kagaku shinkô zaidan 武田科学振興財団 (numéro de référence : kyô 杏 5185).

Kyo Jin 許任 (rééd. 1990). « *Shinkyû keikenhô* » 鍼灸經驗方 [1725]. In *Rinshô shinkyû koten zensho* 臨床鍼灸古典全書, vol. 26. Ôsaka, Oriento shuppansha.

Lewis James B. (2003). *Frontier Contact between Choson Korea and Tokugawa Japan*. Londres/New York, Routledge Curzon.

Liu Shijue 劉時覺 (2005). *Song Yuan Ming Qing yi ji nian biao* 宋元明清醫籍年表. Beijing, Ren min wei sheng chu ban she.

Lu Gwei-Djen et Needham Joseph (2002). *Celestial Lancets : A History and Rationale of Acupuncture and Moxa*. Londres, Routledge Curzon.

Lukacs Gabor (2010). *Extensive Marginalia in Old Japanese Medical Books*. Piribebuy (Paraguay), J.-P. Wayenborgh.

Macé Mieko (1985). « La médecine à l'époque de Heian : son organisation, son contenu théorique et ses rapports avec les courants de pensée contemporains », thèse de doctorat d'université. Paris, Université Paris 7.

Macé Mieko (1994). « Évolution de la médecine japonaise face au modèle chinois », *Cipango. Cahiers d'études japonaises*, n° 1 : 138-150.

Machi Senjurô 町泉寿郎 (2004). « Igakkan no kiseki : kôshôigaku no kyoten keisei wo megutte » 医学館の軌跡－考証医学の拠点形成をめぐって. *Kyôu* 杏雨, n° 7 : 35-92.

Machi Senjurô 町泉寿郎 (2008). « Jûshikei hakki wo meguru shomondai : nihon ni okeru juyô wo chûshin ni » 『十四経発揮』をめぐる諸問題－日本における受容を中心に. *Keiraku chiryô* 経絡治療, n° 174 : 41-57.

Manase Dôsan 曲直瀬道三 (rééd. 1995). *Shinkyû shûyô* 鍼灸集要 [1563]. In *Manase Dôsan zenshû* 曲直瀬道三全集, vol. 2. Ôsaka, Oriento shuppansha.

Manase Dôsan 曲直瀬道三 (rééd. 1979). *Kirigami* 切紙. In Ôtsuka Keisetsu 大塚敬節 et Yakazu Dômei 矢数道明 (dir.), *Kinsei kanpô igakusho shûsei* 近世漢方医学書集成, vol. 4. Tôkyô, Meicho shuppan.

Matsuura Akira 松浦章 (2007). *Edojidai tôsen ni yoru Nicchû bunka kôryû* 江戸時代唐船による日中文化交流. Tôkyô, Shibunkaku shuppan.

Mayanagi Makoto 真柳誠 et Tomobe Kazuhiro 友部和弘 (1992). « Chûgoku iseki torai nendai mokuroku – Edoki » 中国医籍渡来年代総目録－江戸期. *Nihon kenkyû* 日本研究, n° 7 : 151-183.

Mayanagi Makoto 真柳誠 (1994). « Kankoku dentô igaku bunken to nicchûkan no sôgô denpa » 韓国伝統医学文献と日中韓の相互伝播. *Onchikai kaihô* 温知会会報, n° 34 : 208-215.

Mayanagi Makoto 真柳誠 (1997). « Edoki torai no chûgoku isho to sono wakoku » 江戸期渡来の中国医書とその和刻. In Yamada Keiji 山田慶児 et Kuriyama Shigehisa 栗山茂久 (dir.), *Rekishi no naka no yamai to igaku* 歴史の中の病と医学. Kyôto, Shibunkaku shuppan : 301-340.

Mayanagi Makoto 真柳誠 (2001). « Chûgoku iseki kiroku nendai sômokuroku : jûroku seiki izen » 中国医籍記録年代総目録－十六世紀以前. In Yoshida Tadashi 吉田忠 et Fukase Yasuaki 深瀬泰旦 (dir.), *Higashi to Nishi no iryô bunka* 東と西の医療文. Kyôto, Shibunkaku shuppan : 17-51.

Mayanagi Makoto 真柳誠 (2006). « Gendai chûi shinkyûgaku no keisei ni ataeta nihon no kôken » 現代中医鍼灸学の形成に与えた日本の貢献. *Zen nihon shinkyû gakkai zasshi* 全日本鍼灸学会雑誌, vol. 56, n° 4 : 605-615.

Mayanagi Makoto 真柳誠 (2008). « Yô Shûkei to Kojima ie : koiseki no shûshû to kôkan » 楊守敬と小島家－古醫籍の蒐集と校刊. Tôhô gakuhô 東方學報, n° 83 : 157-218.

Miki Sakae 三木栄 (1962). *Chôsen igakushi oyobi shitsubyôshi* 朝鮮医学史及疾病史. Ôsaka, Sakai.

Miki Sakae 三木栄 (1973). *Chôsen isho shi* 朝鮮医書誌. Ôsaka, Gakujutsu toshokan kaikan.

Mitaku Mototaka 三宅元孝 (1831). *Sôkan shôshû shû* 桑韓唱酬集. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro d'archive : 178-0612).

Monbushô 文部省 (dir.) (1890). *Nihon kyôikushi shiryô* 日本教育史資料. Tôkyô, Fuzanbô.

Murai Kinzan 村井琴山. *Idô nisen nen ganmoku hen* 醫道二千年眼目編. Manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Université de Waseda (numéro de référence : ya 09 00582).

Murakami Keinan 村上溪南 (1712). *Ryôtô shôwa kôroku* 両東唱和後錄. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro d'archive : 178-0615).

Nagano Hitoshi 長野仁 (2001). *Harikyû myûjiamu : dôjinkei meidôzu hen* はりきゅうミュージアム: 銅人形·明堂図篇. Ôsaka, Mori no miya iryô gakuen shuppanbu.

Naitô Kitetsu 内藤希哲 (1804). *Ikei kaiwaku ron* 醫經解惑論. Ouvrage conservé à la bibliothèque de l'Université de Waseda (numéro de référence : ya 0900351).

Nakajima Yoshiaki 中島楽章 (2004). « 16-17 seiki no Higashi Ajia kaiiki to kajin chishiki sô no idô : Minami Kyûshû no meijin ishi wo megutte » 16·17 世紀の東アジア海域と華人知識層の移動--南九州の明人医師をめぐって. *Shigaku zasshi* 史学雑誌, vol. 113, n° 12 : 1-37.

Noro Genjô 野呂元丈 (1748). *Chôsen hitsudan* 朝鮮筆談. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro d'archive : 178-0620).

Nukii Masayuki 貫井正之 (2007). « Higashi Ajia no bunka kôryû Kyo Shun sencho Tôi hôgan to Nihon no jûyô » 東アジアの文化交流ー許浚撰著『東医宝鑑』と日本の受容. *Nagoya gaikokugo daigaku Gaikokugo gakubu kiyô* 名古屋外国語大学外国語学部紀要, vol. 33 : 75-95.

Ôba Osamu 大庭脩 (1967). *Edo jidai ni okeru Karafune mochiwatashisho no kenkyû* 江道時代における唐船持渡書の研究. Suita, Kansai daigaku Tôzai gakujustsu kenkyûjo.

Ôba Osamu 大庭脩 (1968). « Naikaku bunko no kôrai shoseki mokuroku » 内閣文庫の購来書籍目録. Suita, Kansai daigaku Tôzai gakujutsu kenkyûjo kiyô 関西大学東西学術研究所紀要vol. 1: 33-84.

Ôba Osamu 大庭脩 (dir.) (1974). *Tôsen shinkô kaitôroku, Shimabarabon tôjin fûsetsugaki, Wappu tomechô* 唐船進港回棹録·島原本唐人風説書·割符留帳. Kinsei Nichû kôshô shiryô shû 近世日中交渉史料集. Kansai daigaku Tôzai gakujutsu kenkyûjo shiryô shûkan 関西大学東西学術研究所資料集刊, vol. 9. Suita, Kansai gakujutsu Tôzai gakujutsu kenkyûjo.

Ôba Osamu 大庭脩 (1980). *Edo jidai no Nichû hiwa* 江戸時代の日中秘話. Tôkyô, Tôhô shoten.

Ôba Osamu 大庭脩 (dir.) (1995). *Kyôhô jidai no Nicchû kankei shiryô* 享保時代の日中関係資料. Kansai daigaku Tôzai gakujutsu kenkyûjo shiryô shûkan 関西大学東西学術研究所資料集刊, vol. 9-3. Ôsaka, Kansai daigaku Tôzai gakujutsu kenkyûjo.

Ôba Osamu 大庭脩 (1997). *Kanseki yu'nyû no bunkashi : Shôtoku Taishi kara Yoshimune e* 漢籍輸入の文化史 : 聖徳太子から吉宗へ. Tôkyô, Kenbun Shuppan.

Ogyû Sorai 荻生徂徠 (1711). *Sorai sensei Somon hyô* 徂徠先生素問評. Ouvrage conservé à la bibliothèque de l'Université de Waseda (numéro de référence : ya 09 00293).

Ôishi Manabu 大石学 (1996). « Kyôhô kaikakuki no yakusô seisaku » 享保改革期の薬草政策. In *Kyôhô kaiku no chiiki seisaku* 享保改革の地域政策. Tôkyô, Yoshika kôbunkan : 460-506.

Okamoto Ippô 岡本一抱 (1690). *Zôfu keiraku shôkai* 臟腑經絡詳解. Ouvrage conservé à la bibliothèque de l'Institut d'histoire de la médecine de l'université Kitasato (numéro de référence : F1/042).

Pekin chûigakuin 北京中医学院 dir. (1964). *Chûgoku igakushi kôgi* 中国医学史講義. Traduit par Natsu Saburô 夏三郎. Tôkyô, Ryôgen shoten.

Ritsuryô 律令 (1977). In *Nihon shisô taikei* 日本思想大系, vol. 3. Tôkyô, Iwanami shoten.

Sakagami Zenno 坂上善之. *Wakan idan* 倭韓醫談. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro d'archive : 195-0344).

Shin Gisu 辛基秀 (1985). *Chôsen tsûshinshi ezu shûsei* 朝鮮通信使絵圖集成. Tôkyô, Kôdansha.

Shinkyaku hitsugo 清客筆語. Manuscrit conservé à la bibliothèque Shinkindô (numéro de référence : L-465).

Shu Raishô chiken 朱來章治驗 (rééd. 1995). In Ôba Osamu 大庭脩 (dir.), *Kyôhô jidai no Nicchû kankei shiryô* 享保時代の日中関係資料. Kansai daigaku Tôzai gakujutsu kenkyûjo shiryô shûkan 関西大学東西学術研究所資料集刊, vol. 9-3. Ôsaka, Kansai daigaku Tôzai gakujutsu kenkyûjo.

Tachibana Isamu 橘元勲 (1748). *Kankyaku hitsutan* 韓客筆譚. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro d'archive : 178-0576).

Tashiro Kazui, and Downing Videen, Susan (1982). « Foreign Relations during the Edo Period : Sakoku Reexamined ». *Journal of Japanese Studies*, vol. 8, n° 2 : 283-306.

Tashiro Kazui 田代和生 (1997). « Kinsei zenki chôsen iyaku no juyô to Tsushima : igakusho yakushu ishi ni tsuite » 近世前期朝鮮医薬の受容と対馬：医学書·薬種·医師について. In Yamada Keiji 山田慶児, Kuriyama Shigehisa 栗山茂久 (dir.), *Rekishi no naka no yamai to igaku* 歴史の中の病と医学. Kyôto, Shibunkaku shuppan : 265-299.

Tashiro Kazui 田代和生 (1999). *Edo jidai chôsen yakuzai chôsa no kenkyû* 江戸時代朝鮮薬材調査の研究. Tôkyô, Keiô gijuku daigaku shuppankai.

Tashiro Kazui 田代和生 (2002). *Wakan : sakoku jidai no nihonjinmachi* 倭館-鎖国時代の日本人町. Tôkyô, Bungei shunsha.

Toby Ronald P. (1984). *State and Diplomacy in Early Modern Japan : Asia in the Development of the Tokugawa Bakufu*. Princeton, Princeton University Press.

Tsûshinshi tôroku 通信使謄錄 (1991). In *Keishôkaku shiryô sôsho Kinko shirîzu taigai kankei hen* 奎章閣資料叢書錦湖シリーズ対外関係篇. Seoul, Seoul daigakukô toshokan.

Unschuld Paul (2003). *Huang Di Nei Jing Su Wen : Nature, Knowledge, Imagery in an Ancient Chinese Medical Text*. Berkeley, University of California Press.

Vigouroux Mathias (2011). *Kinsei Nihon ni okeru shinkyû igaku no keisei to sono fukyû : Higashi Ajia oyobi Yôroppa no bunkakôryû no ichirei toshite* 近世日本における鍼灸医学の形成とその普及ー東アジアおよびヨーロッパの文化交流の一例として. Thèse de doctorat d'université. Tôkyô, Université Nishôgakusha.

Wajin kyûsei tôroku 倭人求請謄錄 (1992). In *Keishôkaku shiryô sôsho Kinko shirîzu taigai kankei hen* 奎章閣資料叢書錦湖シリーズ対外関係篇. Seoul, Seoul daigakukô toshokan.

Yamada Seichin 山田正珍 (1764). *Sôkan hitsugo* 桑韓筆語. Manuscrit conservé à la bibliothèque de Kyôto (numéro d'archive : 185909).

Yamaguchi, Ansai 山口安斎 (1765). Wakan iwa 和韓醫話. Manuscrit conservé aux Archives nationales du Japon (numéro d'archive : 195-0342).

Yoshida Tadashi 吉田忠 (1988). « Chôsen tsûshinshi to no iji mondô » 朝鮮通信使との医事問答. *Nihonbunka kenkyûjo kenkyû hôkoku* 日本文化研究所研究報告, vol. 24 : 27-69.

Zôsei Kôrinshi 增正交隣志 (1940). In *Keishôkaku sôsho* 奎章閣叢書. Seoul, Kyôjô teikoku daigaku Hôbungaku bu.

Glossaire

Asai Nankô 淺井南皐
Banri shinkô 萬里神交
Ben cao gang mu 本草綱目
Bian Que 扁鵲
Bu zhu shi wen Huangdi nei jing su wen (co. *Pojusŏkmun Hwangje nagyŏng somun*) 補註釋文黃帝內經素問
Chen Hui 陳會
Cheng Dan'an 承淡安
Chen Zhenxian 陳振先
Ch'imgu kyŏnghŏmbang 鍼灸經驗方
Chôsenjin hitsudan 朝鮮人筆談
Chôsen yakumeige 朝鮮藥名解
Chôsen yakuzai chôsa 朝鮮藥材調查
chôzai hô 調劑方
Danxi xin fa 丹溪心法
Enpô 延寶
Fukui 福井
Gao Wu 高武
guyinxue 古音學
Hakketsu kyûhô 八穴灸法
Hakusai shomoku 舶載書目
Han Hyŏng-guk 韓亨國
Hara Nanyô 原南陽
Hata Sôha 秦宗巴
Hatakeyama Yoshimune 畠山義統
Hatta Taikyô 八田泰興
He ji ju fang 和劑局方
hiden no jôjô 秘傳之條々
hitsudan 筆談
Hŏ Chun 許浚
Hŏ Im 許任
hôgen 法眼
hôin 法印
hondô 本道
honzô 本草
Hôsha zensho 炮炙全書
Hu Zhaoxin 胡兆新
Hua Shou 滑壽

Huangdi ming tang jing 黃帝明堂經
Huangdinei jing 黃帝內經
Huangdi nei jing ling shu zhu zheng fa wei 黃帝內經靈樞注証發微
Huangdi nei jing su wen zhu zheng fa wei 黃帝內經素問注証發微
Hu shi fang an 胡氏方案
Hyakuda Antaku 百田安宅
Igakkan 醫學館
ihô 醫方
Imaôji Chikaaki 今大路親顯
Inô Jakusui 稲生若水
Ishinpô 醫心方
Iteian 以酊庵
Itô Jinsai 伊藤仁斎
Jin nang mi lu 錦囊秘錄
Jin gui yao lüe 金匱要略
Jing yue quan shu 景岳全書
Jôô 承應
Joshuza 恕首座
Jûni keimyaku ei'e ryûchû geizui gyaku no zu 十二經脉榮衛流注迎隨逆之圖
Jûshikei hakki shô 十四經發揮抄
Katsuki Gyûzan 香月牛山
kaeriten 返り点
Kam Tŭk-il 感得一
Kanbun 寛文
Kan'ei 寛永
kaozheng 考証
Kawama Yaheiji 河間八平次
Kawamura Shunkô 河村春恒
Kawazumi Seijitsu 河澄正實
Keiketsu ikai 經穴彙解
keiraku 經絡
kirigami 切紙
Kimura Motosada 木村元貞
Kitao Shunpo 北尾春圃
Ki Tu-mun 奇斗文
kobunjigaku 古文辭學
kogigaku 古義學
kohô ha 古方派
Kôtei meidô kyû kei fushin shôshô 黃帝明堂灸經不審少々
kuda-bari 管鍼

Kurimoto Zuiken 栗本瑞見
Kwŏn To 権道
Kyôhô 享保
Kyôhô no kaikaku 享保の改革
Liu Jin 劉瑾
Manao Shun'an 間野春庵
Manase Dôsan 曲直瀬道三
Meika kyû sen 名家灸選
Meireki 明暦
Misono 御園
Murai Kinzan 村井琴山
Murakami Keinan 村上溪南
Murakami Shûnan 村上周南
Nagasaki bugyô 長崎奉行
Nagata Tokuhon 長田徳本
Nishi hongan 西本願
Niyûdô 二酉洞
Noro Genjô 野呂元丈
Ôishi Ryôho 大石良輔
Oda Kigorô 小田幾五郎
Ogawa Hikokurô 小川彦九郎
Ogyû Sôrai 荻生徂徠
Okamoto Ippô 岡本一抱
okurigana 送り仮名
Owari 尾張
Oze Hoan 小瀬甫庵
Paek Sa-rip 白士立
Pak Pang-kwan 朴方貫
Pak Sang-mun 朴尚文
Qian jin fang 千金方
Qin Changyu 秦昌遇
Qiyang cai yao lu 崎陽採藥錄
Quan Yuanqi 全元起
Reisû shi 霊枢識
ryôi 良醫
Ryôshin 良心
Ryôtô shôwa kôroku 両東唱和後錄
Sakagami Zenno 坂上善之
Seifuku 聖福
Seizanji 西山寺

sha jin 痧筋
Shang han lun 傷寒論
Shen ying jing 神應經
Shen ying jing fu ba xue jiu fa (co. *Sinŭnggyŏngbu palhyŏlgubŏp*) 神應經附八穴灸法
Shinkyaku hitsugo 清客筆語
Shinkyû gokuhiden 鍼灸極秘傳
Shinkyû meikan 鍼灸明鑑
Shinkyû shûyô 鍼灸集要
Shinkyû takujitsu 鍼灸擇日
Shinojima 篠島
Shi si jing fa hui 十四經發揮
Shôtoku 正德
shoseibyô 所生病
Somon shi 素問識
Sô Yoshinari 宗義成
Sugiyama Waichi 杉山和一
Suifuku 崇福
Su wen ru shi yun qi lun ao (co. *Somunipsik'unginon'o*) 素問入式運氣論奧
Su wen xun jie 素問訓解
Tachibana Isamu 橘元勳
Tachibana Shinchô 橘真重
Tahara Nizaemon 田原仁左衛門
Taira Seikyô 平成喬
Taira Seishun 平成春
Taiyi yuan 太醫院
Takebayashi Dôhon 竹林道本
Taki 多紀
Taki Motoyasu 多紀元簡
Tanimura Gensen 谷村玄仙
Tanba 丹波
Tanba Genki 丹羽元機
Tanba Yorimasa 丹波賴理
Tatsui Fumitaka 辰井文隆
Tôban kamotsu chô 唐蠻貨物帳
Tôhonmokuroku 唐本目錄
Tôi Chô Shôyô bunroku 唐醫趙淞陽文錄
Tôi hôkan yueki hen onji wage 東醫寶鑑湯液篇諺字和解
Tôi hôkan yueki wamei 東醫寶鑑湯液和名
Tôi hôkan yueki hen wamei kanshô 東醫寶鑑湯液篇薬名韓稱
Tokugawa Hidetada 德川秀忠

Tokugawa Ieharu 徳川家治
Tokugawa Iemitsu 徳川家光
Tokugawa Yoshimune 徳川吉宗
Tokugawa Tsunayoshi 徳川綱吉
Tokuôsai 得應齋
Tongŭi pogam 東醫寶鑑
Toseki sasaroku 屠赤瑣瑣錄
Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉
Tsûkô ichiran 通航一覽
uchi-bari 打鍼
Ujita Un'an 宇治田雲庵
Wakan 倭館
Wake 和氣
Wan bing hui chun 萬病回春
Wang Weiyi 王惟一
wenzixue 文字學
Xin kan bu zhu shi wen Huangdi jing wen shi er juan ba ce (co. *Singanbojusŏkmun hwangjenaegyŏngmun sip'igwŏnp'alch'ek*) 新刊補註釋文黃帝內經問十二卷八冊
Xin kan bu zhu Tong ren shu xue zhen jiu juan jing (co. *Singanboju dong'inyuhyŏl-ch'imgudogyŏng*) 新刊補註銅人腧穴鍼灸圖經
Xin kan Huangdi nei jing ling shu zhu (co. *Singan hwangjenagyŏng yŏngch'ujipju*) 新刊黃帝內經靈樞集註
Xu Zhilin 徐之遴
Xue Ji 薛己
Xue shi yi an 薛氏醫案
xunguxue 訓詁學
Yakurô honzô 藥籠本草
Yamada Seichin 山田正珍
Yamagawa Jun'an 山川淳菴
Yanagi Jotaku 柳如澤
Yang Jizhou 楊繼洲
Yang Shoujing 楊守敬
Yasan Kantake 野三間竹
Yi chu-bu 李主簿
Yi Chwa-guk 李佐國
Yi Si-ch'an 李時粲
Yi lin cuo yao 醫林撮要
Yi xue ru men 醫學入門
Yi xue zheng zhuan 醫學正傳
Yi zong jin jian 醫宗金鑑

Yôrô ritsuryô 養老律令
Yuketsu sango teki hô 俞穴參伍的法
You ke zhe zhong 幼科折衷
Zatsubyô kôyô 雜病広要
zedôbyô 是動病
zhang lun 脹論
Zhang Zhongjing 張仲景
Zhao Songyang 趙淞陽
Zhen jiu da quan 鍼灸大全
Zhen jiu jia yi jing 鍼灸甲乙經
Zhen jiu ju ying 鍼灸聚英
Zhe zhong Yuan liu 折衷源流
Zhou Qilai 周岐來
Zhou Zhu fu yan 周朱復言
Zhu Laizhang 朱來章
Zhu lai zhang zhi yan 朱來章治驗
Zhu Peizhang 朱佩章
Zhu Xi 朱熹
Zhu Zishang 朱子章
Zôfu keiraku shôkai 臟腑經絡詳解